

Philosophie

Eric Le Ny

Philosophie

Du même auteur

Chuchotement d'un papillon, Chapitre.com, 2017

L'Éternité en Passant, Chapitre.com, 2017

Chaos, Chapitre.com, 2018

D'âme et de Mort, Chapitre.com, 2018

À fleur de peau, Chapitre.com 2018

La disparition, Chapitre.com 2018

Rêve ailé, Chapitre.com 2019 également au format epub

Amour Solaire, Bookelis, 2023

L'empire dément, Bookelis, 2023

Chien Poète, bookelis, 2023 également au format epub

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-4716-8

© Eric Le Ny 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Philo sans mot.

Le mot de passe, le moteur, le motif, motus. Mutique ou mutant, mutilation de ce que nous serions, de ce que nous sommes ou étions, scindés en deux moitiés qui se cherchent, se perdent ou se retrouvent dans cet univers si vaste, si vide et simultanément si rempli de formes éphémères, dont nous-mêmes en quête de nous-mêmes, si différents. Nos mots frappés d'incohérences dans un labyrinthe ne nous ménagent guère. Nous essayons d'ouvrir la porte et franchir le mystère de notre existence, qui ne coule plus de source, comme si nous passions à côté de nous-mêmes. À côté de notre destin. De ce qui est censé rendre la vie si riche et passionnante. Chère à nos yeux, à notre cœur. Amour, amitié, feux nous animant de ses flammes et de sa joie. Fusion possible, et non celle infernale des matières assemblées.

De quoi s'agit-il dans les profondeurs existentielles où nous nous « *trouvons perdus* »?

*

Ici, je ne parle pas d'art, même si c'est mon *métier*, mais je veux exprimer les mêmes choses. Ça me semble être un domaine intime, une relation privilégiée que l'on entretient qui ne parle en vérité qu'à soi-même, malgré quelques résonances et échos qui touchent nos congénères, mais si peu en fait. Peut-être n'est-ce pas important d'avoir un public qui apprécie ou non ces créations. C'est comme cette musique entre des éléments épars qui se rassemble en nous-mêmes, cette fonction d'onde, cette relation entre moi et la poussière ou la cendre, ces ondes que nous essayons de restituer, en empruntant divers matériaux, en *trichant*. Comme trompe-l'œil, perspective, anamorphose, symbole, absurde, bruit, tout cela générant des décors utiles à nos questionnements, nos inquiétudes et nos doutes. Nous y puisons des bonheurs, ou des vibrations en phase avec les malheurs du monde. L'art étant cause d'un éveil possible. Rien n'est gratuit.

Très cher

Que cherches-tu, que fais-tu de tes jours et de tes efforts, que sais-tu de ce qui en sortira et ce qui te transforme ou te conduit à grandir, à accroître tes états de conscience ?

Détrompes-toi si tu penses que tout se vaut, que tout est vain, que le temps d'existence est inutile ou indifférent sauf celui de la bonne ou de la mauvaise fortune, que tout s'efface ou s'effacera, que les résultats aboutissent toujours au même, et qu'il n'y a rien à faire que se laisser aller par la fatalité qui ferait de nous des ruines ou des cendres, comme si nos amours n'avaient aucun sens, n'étaient pas porteurs de lumière, de vie supérieure, détrompes-toi.

De vie supérieure et de pouvoirs. Au sens le plus élevé de créateur. Interroge-toi sur le bien fondé du mal dont tu as à te délivrer. L'intelligence peut être poison mortel, au même titre que l'imbécillité ou l'ignorance, la mauvaise foi ou la méchanceté. Elle a un sens malgré sa toxicité, les souffrances qu'elle inflige. Cela nous oblige à aller chercher l'eau pure à la source si nous voulons vivre, si nous ne voulons pas être retenus otages indéfiniment des perversions de ceux qui se croient des esprits forts, et s'avèrent assassins et destructeurs inconscients.

Face à l'emprise qui s'exerce sur nous et nos faiblesses, tout semble jouer contre nous, sans recours. Comme si nous ne pouvions qu'aboyer, ou pleurer. Et qu'il n'y aurait nulle consolation, nulle espérance. Nulle lumière au bout du chemin.

*

Que vaut la vie des hommes si tout ce qu'ils doivent vivre s'inscrit dans des automatismes répétés et continus ? Ça c'est pour des robots, des mécaniques sans conscience, malgré les systèmes logiques qui les animent. Ce qui fait de nous des hommes c'est cette part imprévisible de nos choix et où chacun d'entre nous s'y détermine. Cela déborde de nos actes, c'est plus profond que les actions individuelles ou collectives, cela concerne nos dispositions intérieures, nos orientations spirituelles, nos désirs et nos amours qui trouvent matière à agir et à penser, à vivre sous l'angle des passions, des feux qui nous animent.

Ceux qui voudraient que nos existences et nos actions soient parfaites, pures, impeccables, sans défaut comme des horloges, des mécanismes de précisions, s'échinent à formater les consciences. Dans ces conditions la conscience se perd dans les automatismes. La vie humaine en perd son sens dans cette prétendue perfection. La vie tout court également. Le prédateur ne sait pas d'avance s'il va saisir sa proie. Le moindre organisme peut vivre ou mourir.

Rien n'est jamais joué avant que le jeu se fasse. La probabilité ne décide de rien. Cela ne veut pas dire que tout n'est qu'incertitudes. La question qui nous concerne avant tout, c'est notre humanité. Notre survie dans cet univers. Survie de l'âme humaine, de sa singularité, de son originalité créatrice, qui se perd ou se noie dans cette infernale domestication de l'homme réduit à l'esclavage. De même que l'animal. La vie la plus vivante est d'essence sauvage. Mais le sauvage n'est pas féroce, aspirant à la cruauté, à faire souffrir, tourmenter ou tarir, priver l'autre de sa vie.

Que sait-on exactement de ce qui se produit dès lors qu'un être en ingère un autre, ce que devient l'être ingéré ? Évidemment, si nous ne pensons le vivant que sous cet angle des assemblages de cellules et de gènes, d'os et de sang, de nerfs ou de sèves, et que hormis cela il ne reste rien relevant d'une autre dimension, d'un plan – disons – angélique, porteur d'âme, l'être mangé n'apporterait à l'autre que sa matérialité et disparaîtrait dans le mangeant.

*

Cette approche strictement matérialiste se révèle faire une rupture radicale dans la chaîne des causalités, ce qui rend tout absurde ou réductible à rien. On ne peut présumer de ce qui se produit de façon effective dans la mort, excepté lorsqu'on la vit. Et a priori tout ce qui meurt, bactérie, insecte, etc., est seul détenteur de sa mort. Nul ne meurt pour un autre. Celui qui meurt va quelque part.

Les conceptions strictement mécanistes des choses, ces matérialismes stricts, sont insuffisants. Il leur manque une part du réel. Il y a tout de même des constantes, des invariants, des choses réglées comme des horloges. Nous respirons sans y penser. Le sang

circule dans nos veines indépendamment de notre volonté, comme les fleuves s'écoulent selon la pente naturelle. Les climats semblent n'être que des automatismes. Alors qu'est-ce qui perturbe le fonctionnement naturel de l'existence terrestre, comme ce qui perturbe la bonne santé de nos organes ?

Qui connaît la vraie vie ?

Il faut l'avoir vécue pour la connaître et l'ayant connue s'en tenir à elle sans défaillir. C'est un frêle esquif dans la tempête poursuivant sa route, un marcheur vers un sommet de roches et de glaces, tous ces efforts et toutes ces peines, ces épreuves passées, continue en prenant ton cœur contre le sien, deux cœurs ouverts qui n'en font qu'un, une lumière au sommet des montagnes, un phare au bout des océans. Tu restes vivant, tu entends. Larmes de feu qui lavent tes mensonges et dessillent tes yeux. Honte vaincue, tu te tiens debout sans arrogance et sans mépris. Il n'y a nulle explication nulle preuve à apporter à la vie évidente devant toi. Si elle se trouve dans le génie des lettres, ou celui des couleurs, des formes, des grâces et des architectures, dans cette réalisation qui apparaît fugitive, c'est son miroir, son image pâle. Non, elle n'est pas dans la mort. Dans toutes ces horreurs infligées dont nous n'arrivons pas à nous délivrer. Ces hommes crucifiés, ces sangs versés. Sous le ricanement des possédés, comme des voix d'outre-tombe. Ces faux êtres, fantômes en nous mêmes appauvris, des absences, des gouffres où nous n'avons rien à faire, des puits sans fond.

La vraie vie nous rappelle à ses sommets. Sa beauté pure et envoûtante nous sauve. Nous nous retrouvons. Nous n'aurons pas confié nos vies à des hommes.

Nihilisme

Qu'est-ce que ça veut dire ce nihilisme ? une absolue négation de tout ce qui est en l'état, dictant notre condition, sur la base de principes et de lois fausses, de mensonges, d'erreurs et de conditionnements qui rendirent le monde esclave, faire table rase.

Retomber dans des pièges identiques, des empires et leurs mains de fer, du même ordre que ces royaumes, si ce ne fût pire. Tout cela jalonné de crimes, pour un bien hypothétique qui s'avère sans consistance. Humanité vivant sous la terreur. La même que celle instaurée sous les théocraties, qui brûlèrent les sorcières et les brûlent encore.

Comme si nous ne pouvions vivre sous le règne du doux. Et que nous allions nous y endormir ou nous vautrer dans la fange des plaisirs, perdant toute liberté. C'est un peu ce qui se passe dans ces pays aisés qui pensent que tout leur est dû. Et que le monde est à leur service, dès lors qu'ils mettent genou à terre devant les autorités puissantes du moment, sans voir que le règne est d'une violence inouïe, facteur de misères. Et suscite ces envies de révolutions.

*

L'athée n'est pas obligatoirement nihiliste. Il laisse Dieu en suspens, se figurant son absence. Il peut prendre de l'existence cette part de la nature qu'il juge belle et bonne, et se calquer sur elle, sans présumer des plans qui la précèdent. De même ce qui en devient une fois quittée la terre.

Le croyant ou le non croyant sont au même niveau d'ignorance du voyage des morts. Le nihiliste affirmant qu'il n'y a plus rien. En quoi il n'a pas complètement tort, c'est qu'il n'y a plus rien de ce qui était ici. Sauf en nos mémoires. Ce qui n'est pas rien. Ce qui nous fait entrer dans des songes étranges. Et nous touche dans nos profondeurs. Ce qui nous détermine.

Nous ne pouvons faire abstraction des affects vécus et éprouvés, de même des visions que nous avons eu. Tout cela nous traverse, qu'on le prenne ou le rejette. Ce qui nous pousse à agir, à notre insu ou en conscience, selon notre degré d'ouverture et d'amour.

*

La difficile question du Rien, c'est celle de l'infini, de la totalité, de la présence et de l'être, face à ce qui n'est pas. Avons-nous sérieusement les moyens d'y répondre si nous ne *sommes* pas dans

cette totalité ? Si nous ne sommes pas cette totalité en nous-mêmes, que ce soit par le biais d'une humanité, d'une nature et d'un cosmos, essentiellement, sans réduire à l'insignifiance le moindre de nos gestes et nos pensées.

Plutôt qu'une table rase voyons ce qu'on pose sur la table. De quoi peut-il s'agir ? Il s'agit, d'agir. Dieu s'agit. Se peut-il qu'Il agisse sans Nous, quantité négligeable ? Ce serait une atrocité existentielle si nous procédions de la connaissance et que nous la perdions.

Que les hommes se mettent en révolte face à ces horreurs mais qu'ils fassent aussi le choix de la merveilleuse vie qui existe, aussi bien ici qu'ailleurs.

Ce qui est troublant, c'est le gouffre des amours perdus. Il y eût une déchirure quelque part, incompréhensible, à laquelle nous devons faire face, sans autre recours que de nous-mêmes. Et le soutien inconditionnel de la Nature, hélas mise à mal.

Le fil de la pensée

Subtilité de la plume inspirée, produit des âmes délicates, arrivant à rendre ou presque, visible l'invisible. Ce qui n'est peut-être qu'une projection de ma pensée et de mes désirs, ceci n'est jamais à exclure. Non, ce qui est intéressant c'est de lire les âmes.

Il y a tellement d'œuvres. L'important dans une œuvre, c'est ce qu'on ne perçoit pas. Et l'ensemble des œuvres fait son ouvrage de tisser en nous une somme de recoupements, de constantes, d'impressions fugitives et d'entendements de choses secrètes, en affinité avec nous. On finit par s'entendre, ou se voir dans tout ce chaos orchestré. On finit ou on commence ?

Qu'est-ce qui a évolué sur le fil de la pensée ? Et comment ? Sans doute celui qui œuvre déroule en lui ce fil, fait en sorte de l'exprimer au mieux, ce qui permet à l'autre de mieux se voir, par ce qui lui a été donné à voir, à lire ou à entendre. Ainsi il y a transmission de l'un à l'autre. Nous ne serions plus enfermés dans notre psyché malade.

De la prédiction

Si la nature était prévisible, cela serait d'un ennui mortel. Par mer calme, une lame de fond peut surgir inopinément, et emporter l'imprudent. Il se peut qu'il ne se passe rien, probablement. Cependant *ça* arrive. La nature est invisible et parfois visible. C'est d'ailleurs la raison d'être de l'art, de saisir ces moments rares où la nature fait son apparition. À la façon d'un souffle qui vient ou ne vient pas, sans que nous sachions s'il va venir, et comment il viendra, ou non.

Il est néanmoins probable qu'un pommier donne des pommes. Nous pourrions penser la nature conforme à nos prédictions, sans cependant savoir d'avance la saveur exacte ou la quantité que l'arbre nous donnera. Disons qu'il y a de la marge, une certaine probabilité, sans plus, jamais atteinte en entier.

Si nous pouvions savoir à l'avance, la vie serait sans sel. Qu'aurions nous à y faire ? Il suffirait de laisser faire la machine et se laisser emporter par le courant. Mais le réel n'est pas ainsi dans son ensemble. Il arrive que des éléments inattendus viennent bouleverser nos plans et modifient nos trajectoires. Des visions, des intuitions, des pensées surprenantes ou des hasards, des étranges coïncidences perturbant la monotonie des jours. Des angoisses, ou des fantômes, brisant l'uniformité. Tout cela échappant à la raison. Nous pourrions par conséquent la perdre, ou le simple bon sens.

Si la nature se cache ce n'est pas sans raison. Si elle s'expose elle se met en danger. Disant cela par « hasard », jetant cette phrase, j'en ignore la raison. Il n'est pas exclu que l'univers naturel contienne un prédateur affamé. Rien n'étant innocent, ni gratuit. L'erreur est incluse dans la vérité, de même que l'impur dans le pur.

Et c'est par là que nous pourrions progresser. Non pas en professant un pur pur dénué d'altération. Encore moins un impur pur. Évidemment...

Passer son temps

Le temps passe sans rien faire, on se retrouve à en parler, à lire et à boiter sans comprendre ce qui se passe, n'ayant plus comme perspective que la mort qui nous suit. On la dessine croyant la tenir entre nos mains, elle nous brise les reins. Tout semble si vain. Si douloureux. Ces amours qu'on nous arrache, ces faux frères, ces assassins de tous nos rêves, qui nous laissent gisant sur la grève, et se servent de nous pour assouvir je ne sais quelle vengeance, et fomenter des guerres contre nos âmes.

N'aurions-nous pas aimé comme il faut, accompli nos devoirs, conjugué nos mots à temps, et pris soin des siens ? Il n'y a plus rien de suffisant pour échapper à nous-mêmes dans cet ultime face à face, où le vide nous attend. Le vide atroce, l'absence, personne à tenir dans ses bras. Sentir son cœur palpiter comme une île et un espoir. Tu voyais. Tu as vu les océans, les vagues, le vent, les neiges, le soleil brûlant ta solitude, tu as franchi sans le savoir les limites interdites de ta mémoire défunte. Et tu constates le cynisme affligeant des tueurs qui t'envoient dans ton ciel sans l'ombre d'une pitié.

Est-ce pour cette unique raison qu'avant tout combat contre tes ennemis légitimes, tu dois mieux faire, mieux penser sans compter, sans calculer ta dépense. Là, sans doute, ni redoute, sans reculer tu retrouves ton corps conscient. Et fort.

Le fleuve des mots a cette vocation là, les images, les formes, les sons, les poèmes et les monuments érigés te ressemblent, ce sont comme des habits dans lesquels tu te glisses. Comme les masques des sorciers qui effectuent leur danse rituelle, comme le dragon secret, où la foule s'effraie. Elle réalise à quelle puissance ils ont affaire.

Se ré-signer

De quel signe s'agit-il ? S'il se répète, est-ce encore le même ? Passer sans rien faire, ça veut dire que le temps est passif, et quelque chose s'agite en nous pour le passer. S'agite ou s'agit sagement ? Il ne suffit pas que le temps passe, si nous ne passons

pas, si nous ne voyons plus le fond de ciel étoilé, les lumières sur la forêt, les reflets sur l'eau, si nous ne voyons plus vivre et danser le monde redevenu joyeux et calme. Comme lorsqu'on fait un beau rêve. Étranges ces rêves nocturnes ressemblant à notre réel peuplé de ceux que l'on aime et connaît, plus ceux qui viennent s'immiscer dans le film. Ce qui donne au film ou au rêve, cette impression de cauchemar ou de bonheur.

Il y a des auteurs vraiment lucides, touchant des points sensibles comme cette imagination que la raison prétentieuse méprise, ce en quoi elle se trompe. Car dans l'imaginaire, il y a du monde. Et du monde réel, en plus du monde fantasmé. Le monde tel qu'il vit et celui qu'on voit, comme une rencontre.

On retrouve cette idée là dans le choc du présent, point de rencontre en deux temps, dans le flux montant et l'ascendant, qui se croisent, ou comme celui des générations.

Certes, nous ne sommes pas venus sur terre pour y rêver, pour dormir, ou s'enivrer. Nous sommes venus ici pour ceux qui nous sont chers, composer la chaîne cruciale vitale dépassant largement le temps de notre existence. Plus que biologique, plus que sociale ou historique, sans rien exclure du tout.

Il s'y dessine tout un passé futur. Un passé sur lequel nous ne reviendrons plus, comme lorsque les jeux sont faits, et qu'il vaut mieux ne pas les perdre. C'est de ça qu'il s'agit lorsque nous parlons de signe plus ou de signe moins.

Des signes, et de l'imaginaire.

Qu'entendons nous du monde des évènements, je veux dire intérieurement, sans tenir compte de ce qu'en disent les radios, quels signes en tirons nous ?

Pourquoi désigne-t-on un ennemi ? Imagine la manipulation : Tous ceux qui pèsent sur les signes. Ce qui fait une pensée, une opinion juste, ou injuste. Avec les conséquences dramatiques que l'on sait, les souffrances du monde que nous ne préférerions pas voir ou imaginer tellement c'est atroce. L'imaginer est plus pénétrant que le voir, on se met à la place de celui qui vit cela, comme

si nous le vivions. Ceci dit, nul n'est revenu des chambres à gaz, ou des couloirs de la mort nous décrire leurs impressions et leurs souffrances. Mais on peut imaginer ce qu'elles furent, ou seront.

C'est pour ça que le monde s'inquiète, tous les autres avec lesquels nous devons être sous peine de perdre beaucoup de ce que nous sommes, malgré ce fait remarquable que nous pouvons nous en passer, et succombions dans la malheureuse existence enfermée. Il y a tellement de choses que nous oublions, puis qui nous reviennent, nous repensons à ces expériences anormales où ne sommes plus dans le quotidien banal des phénomènes bruts. Ces moments forts, fugitifs, improbables, et involontaires, répétés et tous différents, fulgurances de ce qu'on appelle les esprits. Et qu'on veut nous réduire à n'être que le fruit de notre cerveau malade en proie à des chimères.

Mais peu importe les opinions ou les avis des gens autorisés. Toutes ces choses qui sont sans valeur aux yeux du monde, t'appartiennent, et sont précieuses comme des secrets que tu gardes.

Unique

Tu n'as qu'une vie. Si elle n'est pas venue vers toi en dépit de toutes tes existences, ces multiples expériences, ces nombreux fruits dont tu disposais à ta guise, ces horizons où ton regard pouvait s'abîmer et se défaire de ses illusions, les travaux t'enseignent la nature de la matière, l'agencement des choses, te restituent la mémoire même si cela t'épuise, et améliorent tes perceptions, et tu commence à savoir. Tu n'as qu'une issue pour regagner ta vie. Tu ne peux embrasser et servir qu'un seul « Lieu de l'esprit » correspondant à tes choix, à ta vision et ton amour unique.

Par où donc passe ce retour comme un réveil empreint d'angoisses et d'effrois qui te tiennent en retrait du monde, celui-ci ne voulant plus de toi, tu es devenu étranger, invisible, absent à force de penser aux autres mondes, ou à ta future demeure.

Tu vois ce qui se passe dès lors qu'on transgresse et convoite les biens et les amours appartenant aux autres, de même lorsqu'on s'immisce dans leurs pensées et leurs consciences défaillantes qui

se cherchent. C'est comme si nous prenions leur vie, en les empêchant d'œuvrer pour effectuer la jonction, nous interposant et murant leur futur. Délicate question de ce que nous pouvons faire pour l'autre, si nous ne savons ni faisons ce qu'il faut exactement pour nous.

Sommes-nous sûrs d'être véritablement en Vie ? Ceci mérite un examen intérieur dans le silence et la nuit immobile. Sous les lumières que les autres émettent par leurs chants, leurs gestes, les images et les dessins les signant.

Songe que c'est un voyage, où tout se révèle en son temps, fonction des lieux de ta patience, et douloureusement tu constates ta solitude dans le couloir. Ou pour le dire d'une autre façon, dans cette phase intermédiaire entre tes multiples existences et ta vie unique. Sans confusion possible, sans mélange.

Cette lecture des choses peut sembler désespérante. Comme si nos liens n'avaient nulle nécessité, nulle importance, ou comme si nos actes étaient insignifiants, puisque nous nous retrouverions aussi nus qu'à notre naissance, et que tout s'avérerait vain. Mais non, c'est fonction de notre réceptivité venant des autres, autrement dit de notre capacité d'aimer, que nous nous trouvons engagés dans cette solitude nue. Nous avons eu nos parts de fautes, cela ne passe pas. Ne peut pas passer. Pour pouvoir franchir ce passage, il a fallu que quelqu'un nous précède, nous donne, que nous prenions, et en rendions grâce. Dans ces conditions tout s'ouvre devant soi. Comme une rose au printemps.

La vie sur terre

Si la terre est vivante, c'est pour notre vie, pour que, partant de notre présence ici, en ce corps et en ce qui s'y trame, nous nous trouvions en vie, à des niveaux d'être supérieurs. Tout ce qui mine l'existant, oblitère la vie future et le destin.

Pourquoi ce que nous avons à accomplir, à comprendre, apprendre les uns des autres, sentir et éprouver, recevoir et donner, en deux mots tout ce qui vit en nous, et pourrait vivre en tous, pourquoi cela se réduirait en cendres ? Au nom de quoi cela aurait

été annoncé comme un salut de la vie humaine ? Si la terre vit, sa vie doit se poursuivre jusqu'à ce que tout soit accompli, pas avant. Il ne faut pas que tout succombe sous le feu des bombes. Cela nous fermerait les portes du ciel. Si la porte reste ouverte comme possible éternité c'est par le jeu du vivant et non du mort. Si nous nous trouvons vivants dans l'autre monde c'est grâce à ce monde vivant ici, par le soutien des vivants qui se retrouvent vivants sur l'autre rive, mais vivants d'une autre vie, sans présumer sous quelle forme. L'ouverture se produit et progresse au cours de notre existence et non plus à notre mort. Ce qui fut fait intérieurement en nous, se poursuit en nous extérieur, dans cet autre monde. Ce ne sont pas les discours politiques qui font nous éclairer sur ce qui se passe en notre esprit, en conscience. Aucun discours n'a cette vertu de nous faire franchir la ligne d'horizon et de faire en sorte que nous passions. Il y faut l'effectivité de l'âme vivante. Et de la mémoire.

Le mort demeure dans le passé, notre passé est mort. Notre futur ne devrait pas l'être. S'il y a encore quelque espoir, si nous pouvons espérer que la terre soit sauvée, c'est par le miracle « christique » présent en germe dans chaque être humain, et par conséquent en chaque être conscient, à ses divers degrés de conscience. Cela nous indique qu'il s'agit d'un tout. Sans qu'il y ait un au-delà réel, mais que cet au-delà est bel et bien là. Autrement dit sans rupture effective, sauf si nous ne passons pas, si nous ne savons pas comment faire pour passer, et si nous ne voulons pas. Nous retomberions dans *le* mort. Il nous faudrait reprendre tout à nos débuts, comme si nous avions effacé nos mémoires.

Pourquoi donc y a t'il un tel diabolisme dans ce monde qui en devient obscur et semble nous fermer la voie ? Cela ne signifie-t-il pas que nous n'avons que notre lumière pour pouvoir nous faire vivre, sans avoir recours à une puissance extérieure ? Là où nous trouvons précisément ces lumières, à condition de s'y rendre. Et pour s'y rendre il a bien fallu une main pour nous y amener. Autrement dit le sauveur te sauve si tu te sauves. C'est d'abord toi qui te sauves, ce n'est pas sans ta volonté, sans toi, ou contre toi et ta vo-

lonté. Ce n'est écrit nulle part que tu dois te sauver. Et non plus que tu peux imposer un salut à ceux qui n'en veulent pas.

Nous aurons beau faire, ce ne sont pas les lettres qui vont pouvoir agir sur nous, et nous éclairer, il faut aussi du son et de l'action. Ranimant nos âmes endormies. Ranimant nos morts, ou notre mort, ce qui est mort en nous. Ce mort qui nous fait mourir au lieu de vivre. Tout simplement ce plomb nous plombe.

*

Devoir de mémoire, se souvenir du vivant, et non du mort. Analysons ce mort. Ce qui est mort est uni dans la mort, il n'y a nulle distinction à opérer, contrairement à ce qui est vivant, polymorphe. Si nous voulons que la vie aille où elle doit aller, si nous voulons voir nos morts comme s'ils étaient vivants, il s'agit de prendre soin des vivants pour que cela se fasse. Et passer.

Les nœuds

Ce sont des fils qui s'entrelacent, et forment un nœud inextricable. On a beau observer dans le passé, mort par définition, fini, immuable et immobile, comme si on avait un matériau à notre disposition observable, avec ses œuvres, édifices, archives, personnages, têtes couronnées, têtes révoltées, guerres, famines, pestes, conquêtes, découvertes en terres et en sciences, on n'en saisit pas trace de sens, du moins pas de façon évidente, pour en tirer un enseignement décisif sur le futur.

Il reste néanmoins des points d'accroche qui nous autorisent à penser, pressentir les enjeux dramatiques, en éprouver ceux qui sont présents et qui découlent des passés, entrevoir ce qui s'y joue et qui est assez stressant.

Le spirituel a toujours été là, à jouer sa partie dans l'ombre. Qu'il y a toujours eu une complicité entre la puissance impériale, et l'apparente impuissance des clergés. Autrement dit ce qui relève de la foi, du sacré, et de cet inévitable fanatisme qui anime ces gens là, mélange de la lucidité, de ruse, de bonté, et de perversités., ou de malignité. Parfois l'Empire dictait sa loi, parfois Rome dictait la sienne.

Comme si Rome, l'empire romain n'avait jamais abandonné la partie, malgré Ponce Pilate se lavant les mains. Ce qui sembla vouloir dire : « Eh bien débrouillez vous avec ce cas étrange. »

Où il est question de porte clef

Ainsi donc, Pierre a eu les clefs. Et curieusement ses premiers opposants directs en plus des païens, l'arien issu d'Alexandrie, composaient leurs images en mosaïque. Si l'on en croit les mots, cela remonterait donc à Moïse et à l'Égypte qui aurait initié tout ce monde là. Les clefs seraient égyptiennes.



L'ankh est constituée d'une longue barre verticale, d'une plus petite horizontale et d'un ovale à leur intersection. Elle a donc une forme de croix latine mais avec un anneau à la place de la barre verticale du haut.

Tout ça pourquoi ? Dire où se situe la vérité, d'où elle nous vient et se transmet, par des symboles, des images, paraboles, métaphores, tout un arsenal verbal qui forme un fil continu, et en principe discret. Cela, dans le but de rassembler les hommes. Non pas en légions guerrières suicidaires, mais afin que la vie se maintienne.

Ce qui est loin d'être assuré ces temps-ci. Partout où nous pouvons nous renseigner sur les événements, les actions et les opinions, on y voit beaucoup de divisions, de schismes entre les différentes écoles de pensée, même parmi les communautés scientifiques. Ce qui est un comble pour la raison se disant rationnelle, se prétendant détenir des preuves de ses énoncés et chiffres, qui tendent à devenir dogmatiques.

On nous avait pourtant prévenu qu'il y avait un principe d'incertitude et des problèmes insolubles. Ce qui laisse chacun en mesure de juger par soi-même et de se faire son idée, quitte à se trom-

per et se rectifier en fonction de ses expériences. C'est là que nous ne pouvons jamais dicter aux autres ce qu'il doivent faire ou penser, et encore moins croire.

Le fait de croire touche au point le plus sensible dans la psyché. Et donc de la volonté. Les croyances sont incompatibles les unes et les autres par les mots à l'état brut, c'est à dire arrêtés dans leurs définitions. Le sens passe par un autre canal que celui des mots pour définir d'autres mots, ce qui le boucle, et fait la redondance. Comme un disque rayé.

C'est peut-être pour cela qu'il y a des symboles, et des œuvres qui nous élèvent vers une meilleure compréhension du sens du vivant. Et que la raison ne peut abolir.

Nous sommes bien obligés de suivre ce qui nous précède et nous inscrire dans cette ligne des énoncés justes et des symboles justes, mais de ne pas obéir aux actions, erreurs, mensonges et hypocrisies qui en dévient le sens, et rendent tout faux. Et persécutent ceux qui n'approuvent pas.

C'est peu de dire que les autorités sont troubles dans leurs objectifs, leurs volontés de conduire les masses à l'abattoir, tout en proférant des appels à la paix, et à la victoire sur l'ennemi.

La vérité ne serait valable que si c'est moi qui la tient, ben voyons. Malgré l'ironie, ce n'est pas faux. Il y a une adéquation obligatoire entre le « je » et la vérité. Un je sujet, ne peut pas se tenir en vie s'il n'est pas dans la vérité, dans la vérité qu'il a fait sienne, peu importe d'où elle vient. C'est la question du prosélyte qui veut imposer sa vérité, en supprimant celle des autres. Prouvant par là qu'il est dans l'erreur. Si on analyse les histoires, tout semble de cette eau là, invivable. Impossible à racheter ou à réparer ? Les dégâts étant énormes.

La terre défigurée

Ce n'est pas rien, notre terre, notre temps d'existence, le milieu naturel abîmé, les arbres arrachés, les souffrances animales, les monstrueux navire de pêche, les projets démentiels des états qui ne cessent de vouloir accroître leurs puissances et les soumis-

sions. Les masses abruties, leurs énergies dévoyées, les lourdes peines dont on les accable et qui les plonge dans l'ennui, le dégoût ou l'obscénité, dans la violence et le rejet.

On veut nous faire croire que ce sont les seuls plans possible pour vivre sur terre, ces déploiements des armements, ces spectacles tels les jeux du cirque, ce qui est présenté sur les écrans ou dans la littérature policière dans les gares.

Ce qui dirige le monde est vicieux. On dirait qu'il n'y a plus rien à faire, si ce n'est attendre des réponses toutes faites par les machines intelligentes dans des cités robotisées où chacun devra y contribuer et servir comme si c'était le Maître de la vie.

L'empire, l'emprise sur les esprits, sur les volontés et les envies, sur les choix et donc sur les libertés, est fou. De même ceux qui se veulent à leur tête, subjuguant les peuples, et les envoient se massacrer les uns et les autres.

Le monde est mal dirigé. Dirigé vers le mal, ce mal empire. Il empire s'il manque les lumières nécessaires, les vérités essentielles, les mensonges et les illusions prenant toute la place. Ça devient catastrophique à tous les niveaux et nous prend par surprise. Il est trop tard.

Nous avons une terre vivante éprouvante, belle et envoûtante, pleine de toutes les diversités inimaginables. Ne nous épargnant en rien, nous obligeant à répondre et y trouver notre vie en se penchant sur elle, et elle, nous rendant la sève et le plaisir d'être en vie. Ce qui fait que nous pouvons mourir l'esprit tranquille. Sans nous soucier de notre salut. Mais désormais dans ce chaos stupide démoniaque, quel sera notre chemin ?

Qu'on songe aux empires et aux églises qui passèrent leur temps à disputer sur la nature du christ, tout en laissant les violents s'emparer des terres et des richesses, mentant par omission et ignorance de ces messies qui traversèrent nos temps d'existence pour nous ré-enseigner la vie.

À quoi sert la puissance ?

À quoi sert la puissance si celle-ci détruit Homme et Nature, si la terre meurt et qu'il ne resterait rien que des amas de roches calcinées ou vitrifiées ? Où irions-nous renaître ? Dans quel corps pourrions-nous revivre si nous sommes égarés dans ces univers sans connaissance de ce que nous sommes.

S'il s'agit d'une connaissance de soi-même, de conscience de soi, elle implique également une conscience plus grande, dépassant le cadre étroit de cette existence, de la nôtre exclusive et enfermée dans un je ignorant, borné à son entendement.

La puissance nous montre à quel point nous sommes si peu sans cette totalité des êtres, des autres êtres, et simultanément si nous ne donnons pas vie à cette totalité, à laquelle nous appartenons.

Cette image de la puissance destructrice, paradoxalement nous indique cela, ce vers quoi nous devons nous rendre, si nous voulons être libres. Cela correspond en négatif à la puissance créatrice. Il ne s'agit nullement d'accroître notre puissance individuelle dans cette totalité, au détriment des autres existants. Il s'agit uniquement d'augmenter la conscience, l'amour et le sentiment de la présence, ce tout qui nous traverse, et qu'on retrouve partout. Cela a pour effet que nous nous retrouverions vivants partout où nous irions.

Dans ces conditions, et cette volonté accomplie, Adam – mâle et femelle – ne « mourrait » pas. Adam retrouverait Eve, cette dimension lumineuse oubliée et délaissée. Il n'y a pas d'autres transcendances à chercher, à intérioriser, intégrer dans notre psyché malade, pour que nous nous relevions, et soyons transfigurés.

En sens inverse, négatif, dans cette chute qui n'en finit pas, dans ces cauchemars et descentes en enfer, sombrant dans l'inconscience, l'abrutissement, la corruption, la perversion, la malignité, l'avidité jamais satisfaite, ce que nous faisons accroître cette puissance de destruction. Bref, la puissance telle que nous la prenons n'est que destructrice. La souffrance est là pour nous le rap-

peeler. Pour que nous renversions en nous ce quelque chose d'indicible, et avec lequel nous sommes seuls dans ce face à face.

C'est clair, tu es dieu quelque part. Évidemment dieu ouvert à tous les autres êtres vivants, ainsi les dieux se reconnaissent forment le Dieu unique. Et si nous ne prenons pas le Chemin vers ce Dieu ensemble, Dieu ne peut plus grand-chose pour nous, nous nous retrouvons à nous faire mal.

*

Le futur de la terre est vaste. La terre a beaucoup de temps devant elle, non pour dilapider ses ressources, mais pour vivre patiemment, humblement, à son rythme, selon sa beauté et ses humeurs, selon les désirs qui nous animent et nous enflamment, les énigmes qui se présentent, les talents qui fleurissent et se transmettent. C'est comme une fresque d'ombre et de lumière, de noirs et de blancs, toutes les couleurs, les nuances et les tons, une fresque qui évolue, et non qui régresse ou s'involue, s'épaissit, s'enlaidit s'enfermant dans ses plis.

*

L'homme est comme une cornemuse, une peau boursouflée d'air et d'orgueil, un instrument entre des mains habiles et virtuoses, une muse en somme qui joue sa partition. Mais sait-elle laquelle elle joue ? Et lui, croit-il qu'il joue la sienne, ou a-t'il des cornes ? Les cornes s'entendent au sens de se tromper de voie, au sens aussi de corne de brumes, ou de cor dans les bois, ou des trompettes d'une sorte de jugement dernier. Ce n'est pas anodin ce cri, cette alarme. Maintenant vous savez.

LE CRI DE GAZA oeuvre réalisée par l'artiste tunisien Omar



Esstar

Le couple

Le couple est important. Nécessaire. Nous sommes en deux séparés, par deux nous nous reformons, nous nous informons. Nous donnons et recevons. Il faut au moins être deux. Deux qui sont du même et ne sont pas le même. Deux qui placent quelque chose au dessus d'eux, de plus grand qu'eux, de plus impératif vital, et qu'ils servent librement.

Mais ce deux, cette double polarité n'est pas bonne si elle est dans un seul, un corps incluant les deux effectivement, comme l'androgynie. Il n'aurait rien à faire ici, il serait source d'ennuis s'ennuyant lui-même dans son unité, sa complétude, sans avoir d'altérité, comme un moteur à deux temps. S'il en existe, ce n'est pas un modèle sur lequel nous devons nous appuyer, mais une exception qui nous apprend la règle du jeu, et une exception en principe facétieuse, amusante, comme un jeu de masque qui ne trompe personne. Malgré tout, c'est un masque malheureux.

De façon sérieuse, il y a et ne doit y avoir que l'homme et la femme, le père et la mère, et les enfants pour notre humanité. C'est là que cela se joue, en règle générale, c'est là aussi que se passent les drames, et la survie. Il faut tout de même des enfants. Vous me direz, pourquoi ? Les enfants savent pourquoi ils ont eu des parents.

Je répète, ce ne sont pas seulement les parents qui ont des enfants, ce sont aussi les enfants qui ont eu des parents. Qui ont eu le désir d'avoir des parents, si vous voulez. Le désir précède la fécondation. Comme l'appétit précède le repas. Le désir est avant la fécondation. L'enfant désire vivre dans ses parents, ou plutôt par ses parents, cela veut dire qu'il existe quelque part en demande de vivre. Mais également en réponse à ses futurs géniteurs. Il y a comme une résonance entre la chair et l'esprit. La vie ne peut pas être soumise à l'un ou à l'autre, si l'un et l'autre ne se soumettent pas l'un à l'autre. Cette soumission n'est par définition plus hiérarchisée, puisqu'elle est choisie. Tout cela de façon théorique. En pratique, le monde a toujours dicté ses choix, que ce soit la mère ou le père, rarement les anges, qui ne sont guère plus entendus

dans l'épaisseur d'un monde rationnel et démentiel, fou d'argent, ou fanatisé dans ces obscurités.

D'où la question de puissance ou d'impuissance, qui relèvent du sexuel. D'où l'importance de la santé mentale et des corps, de même que ces questions de dominations qui sont vraiment problématiques, jamais résolues, toujours complexes.

Entre deux

Bachelard pensait le temps de notre existence pris entre deux néants. Si on y pense, c'est faux. À la limite, examinant la nature du temps, le présent réel s'anéantit de lui-même dans son instant infime sans conscience, comme une étincelle qui est partie à peine arrivée. La seconde passée serait déjà dans le *néant*.

On ne peut pas réduire l'existence à cette étroitesse de notre existence séparée de la totalité, de même la terre séparée de l'univers, le corps sans esprit, dans la matière exclusivement.

À un autre niveau, ce serait comme l'homme séparé de la femme, une terre stérile, qui n'a jamais existé. On n'a connu que le monde doté d'hommes et de femmes. Comme deux mondes distincts ayant du mal à communiquer, à s'entendre. Deux corps différents, deux psychés et deux langages différents reflétant leur singularité, en quête d'unité ou d'union, en quête de fusion dans leur être intime. Union dont on sait la vanité, ou l'impasse si cela se limite à la copulation. Mais si nous prenons comme lieu d'union possible le lieu de l'esprit, cela réduit le corps à n'être rien qu'éphémère inutile. Corps et esprit restent séparés et impuissants. Les existences succombant dans la mièvrerie ou dans la violence.

Nous aurions échoué dans nos vies. Malgré les philosophes qui nous ont délivré des beaux tableaux, ou les peintres des bonnes pensées par leurs toiles.

Il y a toujours des moments critiques, des passages délicats dans toutes les traversées, des points de bascule dont l'issue incertaine nous effraie. Et qui font un nombre considérable de victimes sacrifiées. Évidemment, tout ceci est atroce, rien ne peut justifier toutes ces choses là. On sait que l'histoire est faite de ces mon-

tagnes de morts. S'il y eut aussi de la vie et de la joie elle passe inaperçue, excepté en ceux qui vécurent et vivent encore.

Qu'est-ce qui décide donc de la vie ou de la mort ? Qui nous montre ce qu'il y a au bout de la souffrance ? Quelle délivrance une fois passés. Une fois délivrés, qu'y a-t-il ?

Nous ne sommes pas uniquement corps ou uniquement esprit. C'est une combinaison des deux, comme le temps et l'espace. Dire qu'ils n'ont pas d'existence, comme dire qu'ils n'existent que l'un par l'autre, c'est peut-être un abus de langage. Ou décisif comme le langage ? Ce qu'on dit serait décisif.

L'esprit seul ne peut agir sur le corps, le corps seul non plus sur l'esprit, il y a ce troisième terme qui fait la jonction, qui fait qu'en nous cela s'épouse ou non. S'épousant cela devient vivant. Sinon c'est mortel.

On pourrait faire cette analogie avec le féminin et le masculin, cette combinaison génétique et psychique. Mais ce mélange est mal fait ou dévoyé, s'il y a des intrusions et des modifications anormales des pouvoirs et des devoirs respectifs.

Un homme croit pouvoir sans la femme ? ou bien sait-il qu'il ne peut rien sans elle, et de ce fait, fait tout pour la soumettre, la mettre à son service ? Tout en la servant, la servant selon ses désirs à lui, ou selon les désirs distillés, les envies suscitées. Il y a tellement de malentendus, de voiles posés entre les deux.

Nous ne voyons pas les choses de la même façon, masculins ou féminins. Nous n'entendons pas ce que l'autre entend. Nous ne raisonnons pas non plus tout à fait de façon identique, Alors ça complique les choses, si la raison même, la rationalité est empreinte de subjectivités, de connotations liées à notre sexe. Et que certains d'entre nous voudraient effacer.

Qu'est-ce qui peut faire que homme et femme puissent s'entendre et s'élever à un même niveau de grandeur et nous délivre des poids du passé ?

Sauf preuve du contraire il n'y a que nous pour nous délivrer. De ces naufrages collectifs, des futurs fermés, des disparitions progressives des êtres vivants, et même des humains dans leurs diver-

sités, leurs originalités et leurs génies. Nous délivrer de la monotonie des siècles. Celui qui connaît les temps sait combien les siècles sont monotones, à tel point que ceux qui veulent dominer, les puissants sont blasés, ayant l'impression du déjà vu. Se pencher sur les histoires des empires, des rois et des reines, y voir les mêmes choses, les mêmes volontés et goûts du luxe, les mêmes cruautés et avidités. Les princes devant sérieusement s'ennuyer dans leurs palais, fomentent et inventent toutes sortes de combines pour tromper leur ennui. Ils s'entendent sur tous les sujets, pour se diviser et pour pimenter leurs vies entreprennent toutes les guerres possibles, ils orientent les axes des arts et des recherches à leur convenance afin de briller dans le monde. Insatiables, ils explorent les terres et les astres, à la recherche d'aventures renouvelées, d'expériences neuves dans leurs prédatations et leurs drogues, dans les expériences sexuelles, tout comme dans les manipulations des masses et des énergies.

On vit un temps très spécial. Il ne nous resterait plus qu'à conquérir les univers, pour y découvrir des objets inédits. Devenir des voyageurs intergalactiques, devant nécessairement être impérissables, ou réparables à l'infini, si nous voulons traverser les espaces. De là, viennent toutes ces recherches pour maintenir les corps des voyageurs en l'état.

Ceci me paraît vain. Disons dans les circonstances actuelles si nous n'avons pas intériorisé cette possible dimension infinie, en nous, en notre esprit. Cette dimension intemporelle, traversant les temps, et les espaces qui y sont liés.

Cette impression d'avoir fait le tour de la question existentielle a quelque chose de faux. Si nous ne prenons les choses qu'à partir de notre petitesse, et de nos limitations, du vieillissement et de la mort, c'est comme si nous étions retenus, sans pouvoir. Alors, comment faire pour simplement pouvoir vivre ?

Faut-il peut-être connaître la « vie », et ce qu'elle nous dit, lui obéir pour qu'elle ne nous échappe pas et ne la voyons partir et la perdre. Nous avons besoin d'aventure, mais non d'expériences aventureuses, d'où nous ne tirerons rien de vraiment bon, et où nous risquons de nous égarer et nous perdre, de rompre les liens

vitaux. L'inconnu, le Mystère reste toujours. Même si nous faisons connaissance. Dans ce cas on avance, et c'est savoureux.

Réinventer la vie, réenchanter la terre. Simplement qu'elle puisse survivre et y trouver de quoi vivre, découvrir, créer et éprouver du plaisir, des émerveillements, d'être ensemble. À partir de ce moment là, tout devient possible, le pire étant passé. Comme si nous avions fait un saut quantique, effectué un pas vers quelque chose de grand.

La fuite

Nous nous dépensons à courir comme des fous après nos fantômes qui s'égarrent entre les meubles et les poussières. Tout est si instable fuyant. Il n'y aurait rien sur quoi nous pourrions nous appuyer afin de voir où se trouve notre ciel ? Toutes nos croyances parties en fumées avec la matière que nous pensions si solide comme une mère aimante et protectrice ne dit plus rien dans ses tourbillons d'évanescence. Nous, des chiens obsédés par ces copulations dans le vide, où nous projetons nos semences sans espoir.

Pouvoir dans ces cieux y prendre pied avant de quitter ces illusions mondaines, tendre la main vers cette couronne ornée de diadèmes et de cristaux de feux, ne pas sombrer dans cet impossible néant, cet absurde, cet innommable vide de tout être.

Avoir du ressort, puisé rien qu'en nous-mêmes, enfermés dans nos crânes rempli de chimères et de boues, interdit de paroles ou d'échanges, tenus au mutisme qui rend sourd, et sourds ayant perdu le sens du verbe, de ce qui vibre parmi nous, et nous fait vivre.

Ce ou ce-lui, celui sans moi ou ce moi qui s'envole vers l'horizon lumineux de l'âme, toutes ces âmes en fusion. Nul feu, nul flamme d'enfer à ce propos. Mais bien ce feu sacré et doux, qui nous ranime. Et de ce monde nous ferons sans effort le constat de l'insipide et du mortel. Sans se retourner sur le spectre.

Hypothèses drôles

Pour pouvoir penser à peu près comme il faut, penser c'est à dire appréhender quelque peu le signe de ces existences, de cette prison en lutte permanente ne te laissant guère de choix, pour cela, il aura fallu plus d'une vie et plus d'un amour, plus d'un opéra, d'une œuvre ou d'un temple, mais une seule voûte constellée d'étoiles suffit pour notre dispersion, et une seule terre également pour notre renaissance.

Quand nous étions naïfs, ayant en nous ce sentiment de la platitude du monde, nous tenant sur cette ligne de partage entre terre et ciel, nous posions nos mains sur la roche au fond des cavernes, et en dessinions les contours, ainsi que tout ce qui naissait de la pierre, du monde inférieur, du ventre, de la matrice. S'était imposé le bas, le caché sous terre, les profondeurs, et imposé le haut, les cieux, les soleils et les étoiles, la lune comme des lumignons. Mourant nous retournions facilement dans le ventre de la terre, et pouvions renaître avec facilité si nous avions posé nos mains sur son ventre, comme on fait une prière.

Puis sont venus ceux qui ont perturbé nos illusions de notre existence assez stable. De là, les figures angéliques ou diaboliques, ange ou démon semant en nous des doutes, et nous propulsant vers les redoutes. Les redoutables mots.

Folie

La folie, c'est la faille d'un système dans sa cohérence initiale. La cohésion de cette unité structurale subit l'intrusion d'éléments incongrus, une sorte d'invasion à cause de lacunes, de vides ou de défauts de conception et de fabrication. Comme une demeure mal conçue, mal entretenue ou abandonnée par ses habitants ne peut que se dégrader et tomber en ruine. Un système ne tient pas s'il n'y a personne pour le tenir, ou pour l'avoir mis en œuvre. C'est la question de la dégradation, venue de désordres ou de faiblesses au sein du corps.

Ce n'est pas rien cette affaire là, l'entropie naturelle, la mort d'un corps consécutive à un autre corps qui s'en nourrit. La folie

est « naturelle » de même que la mort. Naturelle ou surnaturelle, au dessus de la nature simple de nos corps n'ayant qu'un temps d'existence utile, une demeure provisoire. Rien n'est définitif dans ce monde-ci.

Il faut être fou pour vouloir que cette existence ne soit que permanence, pour mettre en œuvre des architectures en béton indestructibles, ou croire que ces constructions intellectuelles puissent être à jamais établies, définitivement. Comme un système bouclé, fermé, serait un système mort. La proie de tout ce qui est vivant transcendant ou divin supra-naturel.

On peut et on ne peut concéder qu'à l'absolu universel de savoir ce qu'il est et fait. Et qu'il n'y a que lui qui sache le fin fond des choses et aura toujours le dernier mot, puisqu'il est le premier.

Nous, nous n'aurions qu'à croître dans cet inconnu absolu. Et bien mesurer notre relativité.

La ruse

Tout vient de « Dieu » : La fusion solaire nucléaire dévoyée de son sens initial, de son utilisation, de sa nécessité – si la vie est nécessaire- , est également capable de produire notre extinction. Ce feu nous laisse cette illusion de puissance alors que son utilisation signe la fin de tout et de toute puissance, nul ne pouvant plus rien. L'anéantissement de la vie sur terre n'est pas relatif. S'il y a de la vie sur terre, c'est pourquoi ?

Briser cette chaîne, c'est rompre pour beaucoup le futur. Pratiquement tout un monde. Il n'y a pas de destin individuel s'il n'est pas relié au destin collectif, et pas de destin collectif s'il n'est pas relié à un destin individuel « informé ». Tout s'enchaîne.

Mais dans l'absolu, dans les cartons et desseins d'ordre divin, il n'est pas de volonté destructrice gratuite ou inutile, aveugle ou inconsciente, ignorante de ce qu'elle fait, mais exclusivement une volonté de voir la vie poursuivre la vie, vivante et non mourante.

Il n'y a pas de volonté de faire souffrir ou prendre les êtres en otage et de persécuter. S'il y a des maux et du terrible, ce n'est pas pour rien. Il n'y a pas d'issue dans le néant. On ne l'atteint pas.

Ceux qui croient ou pensent ou imaginent qu'ils vont voir cesser les maux, dans cet absolu non-être, et se laver de tout ce qu'ils ont commis ici dans les corps liés aux âmes, en ayant brisé sciemment et méchamment la vie, s'autorisant dans cette continuité sans broncher, ne doivent pas se douter de ce qui les attend, se croyant à l'abri. Mais ça ne passera pas. Toutes les ruses des hommes sont déjouées. Toutes les faussetés qui ruinent les existences mises en lumière.

Tout vient de Dieu ou tout coule de source. Mais tout n'y remonte pas tout de suite, d'un coup.

Normal ou pas

Ce qui n'est pas normal nous indique la norme, tout comme la folie la sagesse. Il ne devrait pas y avoir d'ambiguïté, on ne fait pas rentrer l'anormal dans la norme, ou penser que l'anormal est la nouvelle norme à laquelle on doit se conformer. Chacun d'entre nous a son anormalité, sa pensée irrationnelle, ses lubies ou ses visions propres, comme ses erreurs et ses vérités qui n'évoquent rien pour un autre et ne lui sont pas utiles.

Puis, quand apparaît un réel péril tout le monde se retrouve à devoir penser la même chose. Ne faut-il que ces moments périlleux pour que les gens se rassemblent ? Et que dans les temps où tout va bien ou paraît aller bien, chacun se contente de son petit train de vie, de ses revenus et travaux, sans penser trop loin. C'est normal de vivre tranquillement, doucement, sans se précipiter.

Mais ce n'est jamais comme ça cela, on est toujours repris par des événements incontrôlables, anormaux. Ceux-ci nous mettent face à des énigmes, des puissances inconnues, des profondeurs et des phénomènes hors de notre champ habituel. Ça fait un choc toutes ces choses extérieures à la terre, l'habitat naturel. Comme ces mégalithes dont on ne sait plus rien, que nous serions incapables de soulever, avec nos moyens actuels, ou ces pyramides infernales à construire. Dans le même ordre d'idée les égyptiens des temps lointains seraient peut-être subjugués face à nos écrans de télévision, nos bombes atomiques et y verraient le doigt possible

des Dieux. Ou disons ces choses n'étant pas dans les normes, pas tellement dans la nature simple et peut-être incongrus, n'ayant nulle nécessité mais s'imposent malgré tout. On peut exister sans pyramide, arme atomique, télescope astronomique, sans sonder dans les premières particules, ou devoir voir toutes les œuvres et tous les livres, toutes les histoires.

De quoi notre vie est faite, donnant à vivre ?

Je songe aux œuvres d'art ou d'artifices, qui n'ont rien de normal, de naturel, ces inventions et artefacts, ces trucs étranges devant nos yeux. Mais sans lesquels nous ne serions pas ce que nous sommes.

La terre a tellement de visages, extrêmes de tous les côtés qui ne la perturbent pas dans son existence, mais nous mettent dans des situations qui nous questionnent. Nous explorons, nous expérimentons tout ce qu'il est possible. Mais est-ce que tout doit être vécu ?

Est-ce que ces vécus extrêmes qui nous perdent doivent être essayés ? Comme si nous n'avions pas assez de stimulants simples qui ne tuent pas, et nous donnent à méditer et percevoir les profondeurs des phénomènes, ou de ce que nous sommes en nous-mêmes. Ou encore de ce vers quoi nous allons, le meilleur possible ou le pire ?

On ne vit vraiment que dans une certaine intensité. On vit mal une existence dans la fadeur, la désolation, ou en engendrant de la souffrance, la nôtre et celle des autres.

Le mal est anormal. Le mal est inévitable par ailleurs. Jusqu'à ce que nous en prenions la mesure. Et puissions savoir d'où nous venons, ce que nous fûmes et que nous avons perdu. Et dont nous sommes nostalgiques, d'un royaume doux et bon, tendre et lumineux, et où n'existent pas cette mort, ces angoisses et ces troubles.

Où il y a du génie sans malédiction. Bon, c'est entendu, la terre est anormale, planète vivante au milieu d'autres planètes sans vie apparente, comme une oasis dans un désert nous retient, ou une île cernée d'océans impossibles à traverser sans se noyer.

Notre but n'étant pas de mourir. Ni de nous nourrir de la vie de nos congénères, de transgresser tous les tabous ou les frontières, en croyant que cela va nous sortir de là. Et les pouvoirs et leurs abus manifestes sur les dépossédés, croyez-vous qu'ils puissent être facteurs de notre retour vers ces origines de nous-mêmes ? Ou au contraire, un mur et un empêchement à ces retrouvailles ?

Fragilité de la pensée qui nous traverse. Rien de solide. Une frôlement d'aile à saisir au vol. Une intuition. Comme une étoile filante. Une étincelle qui chute sur le sol.

Rien n'est nul

Il nous faut tenir jusqu'au bout, non notre paix, mais cette existence. Tout ce que nous savons comme de savoir que ceci n'est qu'un domaine exclusivement composé d'apparences, d'images se déroulant dans le champ éphémère de nos perceptions, une sorte de tricherie du réel. Nous n'éprouvons pas la rotation réelle de la terre sur elle-même ou autour du soleil, ni la pesanteur des profondeurs, tout comme il nous est insoutenable de penser l'immensité du cosmos, et son infini. Le réel objectif est insupportable pour notre existence, dans notre conscience, elle ne pourrait qu'éclater, nous rendant fou. Le moindre atome considéré dans sa réalité est chargé d'énergies et de mouvements, nos cellules et toutes celles étrangères qui nous habitent et composent notre corps vivant sont impensables dans le quotidien « normal ». Nous n'y pensons pas. La terre est plane et bossue pour nos perceptions habituelles. Et puis nous vivons aussi selon cette apparence de la stabilité du présent, sans se tourmenter outre mesure de la nature de l'éternité.

En quelque sorte, nous ne pourrions soutenir un savoir absolu des choses, dans notre conscience, de façon permanente. Nous ne pouvons le penser que par étincelles. L'amour ou la puissance essentielle conjointe à l'existant, ne nous arrive que sous une forme atténuée, comme les sons qui arrivent à nos oreilles ne sont pas des sons à l'état brut des éclatement de la matière et du fracas réel des éléments qui s'entrechoquent, de ses grondements internes et sourds. Le réel est monstrueux dans son feu. Son corps nous semblant sans conscience.

Si nous étions du même amour que cet absolu, nous ne resterions pas dans cette étroitesse de notre corps, nous rejoindrions le soleil. De quel Soleil s'agit-il ?

Ceci ne dit rien sur la nécessité de notre petitesse, de cette existence ralentie, aqueuse, terres éteintes de pierre et de glace. Il se passe des choses à notre insu. Ce ne sont plus des choses mais de la présence, de la volonté, de l'amour tel que nous pouvons aimer dans la mesure exacte où l'amour aussi nous aime. Et nous soutient.

Je veux dire, que celui qui aimerait d'un amour fou sans écho dans le monde, sans être aimé en retour ne pourrait vivre, il serait dans une souffrance inimaginable. Alors s'enfermerait-il dans une haine insondable, destructrice de tout dans sa méchanceté. C'est en cela que consiste cette malédiction. Comme un malade sans médecine. L'inverse est possible, mais c'est toute une histoire.

Il ne semble pas que ceci soit éternel. Ou alors il n'y aurait personne dans ces univers. Personne pour répondre à l'autre, ou garder le silence aimant, fort, soutenant le faible, le petit. On sait que ce n'est pas ainsi, qu'il y a des gens, des animaux aimants, une terre aimante et vivante, une nature époustouflante de beauté. Cela devrait suffire à supporter le temps, et nous ouvrir. Ensuite, chacun prend et se nourrit de ce dont il a besoin. Des loups et des moutons cohabitent.

Ce que nous sommes

Ce n'est pas parce que nous pouvons avoir une vue télescopique des confins cosmique que nous y sommes. Nous n'y sommes pas. Nous sommes ici à regarder une image, tout simplement. Où sommes-nous en vérité, dans cet être rempli de vide ? De même dans le fond profond.

On ne sort pas de notre humanité, quoiqu'on fasse. Et selon ce qu'on fait, soit on s'enfonce dans des souffrances, soit on s'en délivre. Savoir ce qu'est faire, savoir la signification de l'action, de l'agir, de même que la pensée, ou la psyché agissante.

L'esprit *pouvant* nous épouvante en nous éprouvant.

Mais ce n'est pas tout. Cela ne s'achève pas là. Où sommes-nous dans ce cosmos comme dans ce corps qui est le nôtre ? Comme nous sommes censés transcender notre propre corps qui en réalité nous échappe, le corps de ces univers est aussi le nôtre, mais de façon collective, en nombre illimité et en qualité illimitée. C'est pourquoi il n'y a qu'une Humanité, procédant de la Nature pour son existence, et du divin ou du diabolique pour son chemin, pour que cela nous appartienne.

Or, si on songe à ce pitoyable état dans lequel nous sommes en ce corps maladif, comment pourrions-nous supporter d'être dans un corps encore plus grand et plus lointain, oublié, méprisé ? Un corps nettement plus éthéré. Encore inconnu ou oublié.

Il ne s'agit donc pas que cette existence contingente à modifier, d'aménagements de ces châteaux et mesures, de ces parures et apparences malgré les signes que celle-ci véhiculent.

De quel objet s'agit-il ? Que est l'objet de notre existence à la fois dans cette vie et dans les autres vies, que ces vies soient la notre ou celle des autres ? Et quels sont les moyens pour atteindre ces objectifs ? S'il faut penser, il faut savoir d'où nous viennent ces pensées, de même que leur nature. Et comment se cultive-t-elle et par qui ? Qui donc nous inspire, nous informe, infuse de l'information dans la forme ? Par nos actes, par nos mots, l'information nous revient, nous en sommes quelque part les auteurs, ce qui nous demande des efforts de discernement et de choix.

Poussière d'étoiles

Il y a autant d'hommes que d'étoiles. Ça fait un ciel constellé d'humanités diverses. Et tout cela se tient.

Ne peut-on penser qu'à partir de notre existence terrienne en quoi consiste notre existence dépassant le cadre étroit, franchissant toutes les limites où nous sommes encore ? Sans s'égarer, ou faire naufrage. Il nous faut garder raison. Mais la raison n'appartient pas à un seul. Elle est relative à l'assemblée. En cet esprit là, il n'y a qu'une seule religion, c'est celle qui nous rassemble. Même s'il y a plusieurs assemblées, plusieurs écoles, moyens ou méthodes, lan-

gages pour s'assembler. La contradiction n'est pas pour diviser, disperser les hommes ou les égarer, en principe. Ce qui nous trompe relève d'autre chose. Comme des murs sectaires. Plus personne n'entend. Dans ce monde sourd, se déroulent toutes sortes de tragédies et de violences. Toutes ces violences s'exercent les unes contre les autres en assemblées guerrières, mortifères. Signe d'un échec comme une humanité échouée. Des religions qui divisent au lieu d'assembler. Des religieux qui voulurent des pouvoirs au lieu d'en donner, de même que des empires puissants se formèrent, réduisant les hommes à l'impuissance.

Mais il y eut « en » certains d'entre nous, comme par enchantement, des états supérieurs, des états de Bouddha ou de Christ, des états de pensée prophétique. Ceci, plus souvent qu'on ne pense. Venant, revenant, non pour fonder une religion, un système doctrinaire, scientifique, ou de raison pure, exclusive. Mais nous sortir de ces empires et de leurs pesantes chaînes. Quand ce fut trop pesant. Et, sans doute, probablement, pour poser quelque première pierre d'un édifice où nous nous retrouvons, où nous nous édifions après ces déconstructions, ces pensées décomposées où il ne nous reste rien. Comme si le monde tombait en déliquescence et dispersion. Au lieu de se voir comme autant d'étoiles.

Homme Rome

Rome est exemplaire. Cet Occident où nous nous tenons qui ne comprend pas trop l'Orient. Peut-être qu'il ne se comprend pas lui-même dans sa vocation ? Et n'a pas entendu ou respecté les enseignements. Rejeté la pierre d'angle, prenant cette pierre comme du granite pour dresser des forteresses, des temples ou des pyramides, des tombeaux. Cette pierre, ces Pierre, c'est nous pétrifiés. Pierre pétrifié. Tétanisés d'effroi face à ce serpent. Dans cet état paralysé, que pouvait Pierre ?

Il pouvait, malgré tout, parler. Pourquoi donc tout a déraillé ? Par quel élément incongru ? On en a fait des contes, des évangiles, de l'irrationnel. Comme si c'était possible de rationaliser l'irrationnel, que cet irrationnel puisse rester dans ces logiques. Non, il se perd, se dégrade, et se fige dans des pierres, des marbres, des

images et des temps en suspens. On passe à côté. On en perd l'esprit censé être rendu. Cet esprit qui devait nous rassembler, sans que rien ne fut forcé mais s'imposer à nous sous le simple, l'évidence, et le joyeux.

Les religions sont des outils politiques. Avec un accent spirituel pour faire bonne figure. Mais nous en perdons de vue l'essentiel, qui ne vit plus en nous, qui nous mine par son absence. Et quand il y a présence, ce grand fantôme nous effraie, nous le prenons comme un fantôme ou un spectre. ELe politique a pris les pas sur le spirituel, la volonté de rendre tangible l'intangible ou l'insaisissable vivant.

Mériter

Celui qui aime a du mérite. Il ne doit son amour qu'à l'Amour, et le rend à celui qui en manque. Que vaut un amour qu'on garderait pour soi ? Être aimé et ne pas aimer en retour, interrompre la chaîne ou le flux, faire semblant d'aimer et calculer les bénéfices, revient à s'enfermer avec sa mort dans la négation de l'Amour universel. Quand le monde est fermé, celui qui aime a du mérite. Il sait qu'il ne sera pas aimé en retour, et même, devra subir la noirceur et la mort des hommes rendus à ces points extrêmes sans amour des mondes indifférents, des cercles clos. De cette haine qui apparaît dès lors qu'on réveille les morts, confrontés à l'obligation de vivre et d'accepter l'amour et le processus de la conscience conjointe.

L'amour est un miroir qui nous montre tel que nous sommes dans cette pauvreté. Et si nous sommes riches, ce n'est que d'avoir pris l'amour, de l'avoir fait vivre, et de semer. Il ne se perd pas dès lors qu'on le rend. Il n'est pas faux de dire que l'amour est « matière ». Énergie au cœur de la matière visible, énergie créatrice d'harmonie. Et de résurrection des morts.

Si la terre vit encore, c'est par ceux qui firent vivre cet amour, et la lumière qu'il contient, qui fut diffusé parmi les hommes et rendu à la terre. Par la pensée, sans arrière pensée mauvaise, par

les mots doux et les mots justes, par les actes bons et les actes courageux.

L'amour renaît par les vivants, et non par les morts. Quand on meurt on rejoint son amour, l'amour qu'on a donné. Celui qui a donné de la mort, quelle vie l'attend, s'il ne se reprend pas, s'il ne fait nul effort pour se racheter. Dans cette idée là, nous avons tous nos parts faibles à racheter, nos défauts, nos lâchetés, nos masques, nos mesquines pensées, jalousies, envies, nos vices cachés. Sinon ne serions pas humains. Et nous serions ailleurs que sur cette terre. Ici pour ce rachat de nos âmes perdues, il n'y a que ces miracles-ci : Un envoyé, ou dix mille possibles par qui passe l'amour et ses lumières, devant supporter ce monde mourant et le renverser avant qu'il ne meure et s'entre tue.

Vous me demanderez pourquoi sommes-nous sur terre si c'est pour la quitter un jour ? Sans doute faut-il songer à tout ce que nous avons appris au cours de cette existence, ce qui nous a transformé intimement. Cette vie intérieure ou cette mort intérieure qui nous habitait et que nous habitions, ce réel fantomatique comme informatique. C'est pour cette raison que la barque est pleine. Suffisamment. Par conséquent, qu'il est inutile de jeter par dessus bord les hommes. Ou de croître encore plus. Il est « utile » de passer de la mort à la vie.

Cette montagne

Nous rendons-nous compte de notre position si petite dans l'espace et aussi bien dans les temps, notre durée sur terre passant vite, de même les millénaires qui sont si peu face aux passés et futurs. Tous ces remuements semblent bien peu de choses, apparemment.

Se mesurer à l'univers ne donne rien, si nous ne trouvons pas notre place, ce que nous sommes en vérité dans tous ces tourbillons. C'est pourquoi les hommes ont l'imagination débordante. Et tant qu'à faire, imaginer juste et non des choses chimériques, des feux de paille. Dans ce sens imaginé, le moi dont chacun est en principe pourvu, reste énigmatique et ne cesse de progresser vers

quelque moi supérieur plus profond se raccordant à l'autre moi, dans cette humanité censée être une, et ne pouvant à la réflexion n'être que cela pour pouvoir embrasser plus largement. Ce qui fait que quelque part nous ne mourons pas. Pour le moins, la mort n'a plus le même sens, la même définition.

*

Le but du jeu, le jeu même, est de retrouver le lieu où nous sommes, en passant par ces labyrinthes des expériences, des épreuves, par ces dédales de la pensée et de tout ce qui se présente, sachant qu'il n'en manque pas, du fil à retordre dans ce champ existentiel, que d'aucuns prennent comme illusion négative face aux cieus et à ses habitants.

Ces habitants sont Nous. Que cette lumière soit perçue intuitivement, subjective et intime.

Me direz-vous, à quoi cela sert pour notre vie terrestre ? Qu'est-ce que le fait de savoir ce qui est une forme d'éternité, la nôtre, et celle des autres, peut faire pour cette vie relative et éphémère, qu'on croit mortelle ?

Plus important qu'on croit. Ce regard porté, cette vision reçue détermine notre appréhension du vivant dans ses beaux vêtements. Même si tout ce qui apparaît est illusion, voile où se cache la Vie vraie, cette illusion, ce film est parlant, par ses couleurs, ses sons, ses formes, ses êtres multiples, ses montagnes. Parlant aussi par ses événements, comme des soubresauts de poisson qui remue dans la barque, ses combats de Titan. Ce monde-ci n'est pas de tout repos.

Le repos éternel, vous n'en voudriez pas. Et pour cause, qu'y ferions-nous ? Comme si nous pouvions aspirer à ne rien voir, ou ne rien faire, n'éprouver nulle joie ou nulle peine, du côté de l'Olympe.

Ce royaume habité - par qui mon dieu ? - invisible aujourd'hui à nos yeux, inexistant, rêve de poètes ou de fous, peut-être pensée logique et raisonnée malgré cette impossible saisie, comme la permanence après l'orage, le ciel bleu revenu. Tout ceci en nous-mêmes.

Je reviens à la montagne. Face à elle, dès que vous la voyez, vous vous prosternez à ses pieds.

Résurrection

Je ne parle pas ici d'une histoire, mais d'un process.

Voici que parmi nous, un seul réussit l'exploit de vivre, de mourir et de ressusciter. Après avoir vécu, éprouvé, avoir vu et donné de sa vie, enseigné et montré la voie. Ouvrant dans ces épreuves ultimes, dans ces souffrances qui serait humainement insupportables, et passant ce mur du trépas.

Peu importe la nature du Christ. Les théologiens parlent pour ne rien dire. S'il fut Dieu, il est venu en Homme. Et homme qui revint vers Dieu. Mais ce retour est une épreuve de force même pour dieu, dans sa nature d'homme. Une épreuve de vérité, de foi, comme vous voulez.

Mais, en principe et en fait cette voie ouverte par « lui ». ne nous dispense pas du tout de la pratiquer à notre tour, de jours en jours, et de subir les mêmes épreuves de vérité. À la différence que nous les aurions reçues de la bouche de quelqu'un de chair sensible, ces vérités, alors que « lui » a dû les recevoir d'une autre façon, et personne pour lui tenir la main.

Nous, nous aurions terriblement douté, et serions probablement mort avant de passer le cap. Nous aurions avorté en quelque sorte, n'étant pas en mesure d'accomplir ces mêmes missions, d'ordre surhumain. Signées et voulues par les plus hautes instances, nettement au-dessus des institutions et des dogmes qui firent barrage. D'où ce sacrifice. Sacre fils.

Pourquoi tout cela, et pourquoi « lui » ? Peut-être pour la raison qu'« elle » a donné son fils. Et en plus ne pourrait donner plus. Épreuve d'homme donc.

À raccorder à...

La mère a laissé un fils venir en ces mondes. Pour le rachat, pour des raisons secrètes ou connues des cieux, sachant les risques encourus, dans cette négativité du monde enfermé ne voulant rien

entendre, ce qui est cause de souffrances inouïes pour les innocents, et ne peuvent en aucun cas passer, être pardonnées en l'état.

Il fallait que quelqu'un vienne. Pour « sauver » et redonner l'Amour. Sans quoi tout agonise. Ou pour que nous puissions simplement vivre sur cette terre sans être affligé de tous ces maux, dont nous ne savons plus comment faire pour nous en délivrer. La suite, selon ce que vous voulez. Vivre, mourir et ressusciter, comme Lui. Cela dans l'Œuf.

La Matière comme un œuf

La Matière en elle-même est certainement vivante, mais uniquement en elle-même, et mourante de façon superficielle, nullement dans ses profondeurs, dans sa réalité, son essence. Elle est mourante dans son existence, passant d'une forme à l'autre, en métamorphoses permanentes. Mourant, elle donne Vie.

Cependant, nous n'y sommes pas de façon satisfaisante. Nous sommes anachroniques, décalés, hors matière quelque part en nous-mêmes. Plus exactement, dans cette espèce de folie qui nous habite, nous refusons d'être bercés dans le landau et de simplement y dormir, résignés à la fatalité ou à notre mort. Sans avoir perçu les causes et les finalités de cet œuf cosmologique, sans avoir participé à ce jeu et à son sens, et n'être qu'un objet animé apparu et puis disparu.

Aux yeux de qui serions-nous disparus ? Allons-nous percevoir notre propre disparition ? Aux yeux de qui sommes-nous ici s'il n'y a personne ? (source d'angoisse)

Ces représentations des étoiles, des galaxies, des trous noirs et des matières noires, ces images sur écran ne sont en rien vraies. Ne sont vraies que ces étoiles perçues en notre intimité, en notre respiration les pieds accrochés au sol, la voûte nous emportant ou nous écrasant de son immensité, avec ses constellations, ses dessins imaginaires que nous voyons tourner, et nous donnent un aperçu fantastique d'un immobile mobile. Comme celui qui est au centre d'un manège se mouvant lentement.

Il y a en soi un je qui perçoit. Et dans ce monde, il y a tout ce qui voit.

Est-ce la matière qui perçoit tout ce qui existe ? Ces existants alors ne seraient rien de spécial. Tout étant réductible à la matière, tout y étant indifférencié. Notre apparition dans ce corps conscient serait insignifiant, anecdotique. Notre existence aurait pu ne pas survenir. Survenue, elle pourrait partir, rien n'aura été modifié du réel. À moins de la transcender par la Science ? Ou de la posséder ? De ces questions surgit l'idée de la propriété et du savoir. Du je qui domine. Ou d'un éventuel « Je » douteux (qui peut douter)

Excepté que, pour pouvoir douter, il faut impérativement un je pensant, un je distant et différent de cette totalité.

Une **alteratio** au sein de cette totalité. **Je** est autre chose que tout ça. Ce qui est fantastique, c'est que **tout ça** s'offre à celui qui le contemple. Ou qui l'aime, l'admire, l'adore. Mais sous un autre angle de vue, ceci le fait souffrir aussi de voir cette désolation quand il y en a, cette souffrance quand elle est souffrance sans délivrance. Autrement dit, en cette matière ou à côté d'elle demeure un autre, un autre être que cette matière, ou d'une autre matière que cette matière qui nous paraît si évidente. Un autre corps dans ce corps. Cet autre corps formant un corps à part entière comme la matière forme le sien, et que les deux cohabitent, comme la femme et l'homme dans un même foyer. Disons comme le féminin matrice et le masculin semeur.

Il y a une dualité consubstantielle dans cet œuf cosmos. Et puisque deux, difficulté d'entente, s'il n'y pas de troisième terme. Comme deux domaines séparés.

Analogiquement, le proton, le neutron, l'électron et puis toute la petite famille. Ou faisant office de liaison entre matière (tout) et esprit (je) cette dimension qui échappe : mémoire, conscience, présence. Amour, peut-être. Raison peut-être, ou les deux ?

La question du bien et du mal

C'est toujours là le point d'achoppement de tout de ce que nous vivons. Combien d'assassinats au nom d'un prétendu bien.

Au nom d'un sorte de morale de clans, de tribus enfermés dans leurs jugements, leurs valeurs, qui se défendent des autres clans commettant également d'autres types de crimes, au nom de leurs prétendus biens. Tout ceci devient atroce. Personne ne pouvant lâcher ce qu'il croit comme bien, la mort emporte tout le monde.

C'est en vertu de cela qu'il faut savoir. Et que le savoir passe par la personne. Par la première personne singulière, et plurielle ensuite. Et non l'inverse.

Alors, méditant à propos d'existence, dans ces univers qui nous semblent inhabités, ou semble n'exister nulle personne singulière, mais que des fourmillements d'objets n'ayant aucune réalité absolue, n'ayant d'existence que le temps d'un songe éphémère inconsistent, un rêve en somme, dans ce cas, vivre ou mourir, être ou ne pas être, sont identiques. Le mal ayant même valeur que le bien, fondus dans une unité essentielle, et sans nous. Tout restant mystérieux à jamais. Nous retomberions toujours dans les profondeurs de ce grand mystère absorbant tout, biens comme maux. Par conséquent il n'y a plus rien, ni haut ni bas, fondu dans une unité essentielle inconnue. Univers absolument absurde. Tout ce qu'on pourrait en dire s'avère faux, insensé ou fou, notre existence serait sans intérêt.

On sait que ce n'est pas ainsi. On sait qu'on traverse les eaux qui nous conduisent sur l'autre rive, de même vers l'autre aimé, qui devient de fait précieux à nos yeux, comme nos yeux. Ou comme un cœur à notre cœur. On sait que le cœur se souvient. Que nos cellules se souviennent aussi, ayant en elles en leur cœur notre cœur, et la même identité. Ce qui revient à dire que notre corps entier se souvient de tout ce qui nous touche. Et de tout ce que nous lui donnons, comme nourritures et comme pensées. Il se souvient de ses blessures et de ses peurs. De même des lumières et des feux qui le traversent, l'animent, le fascinent et le passionnent, le transportent vers quelque chose de grand. Comme un homme arrivé au sommet d'une montagne voit l'horizon s'élargir, et élargit l'horizon des autres et de tous les êtres de la terre qui, de ce fait, grandit et étend son regard.

Passés par là, on rencontre une personne. Le vide disparaît. Et on ne redoute plus l'inconnu.

Tout ceci ne sert à rien si ce n'est pas vécu. Si ça reste lettre morte, ou comme des œuvres enfermées dans les musées, comme des signes dont nous percevrions pas le sens et l'importance.

*

Il a fallu que Dieu existât pour que se produise quelque chose qui émerge du chaos, comme un acte voulu, selon toute vraisemblance, selon l'impeccable précision du geste créateur. Ce ne fût pas n'importe quoi.

Nous en provenons, en dépit de notre oubli. Nous fûmes séparés en deux, correspondant à une certaine nécessité, et de ce fait nous dûmes également quitter ce lieu confondu avec notre origine. Cela ne peut pas avoir été autrement. On peut nommer cela chute, mais cette chute, cette séparation de fait, n'est pas irrévocable. Nous avons ici les moyens de reconstituer cette unité intérieure ou mémorielle. Malgré tous nos soubresauts, nos défaillances et nos errements. Certes, mais cela ne put se faire tout seul, si nous n'avons pas été désignés pour cela, désignés ou signés. Autrement dit dans ce jeu, et dieu sait qu'il est vaste, ouvert, ample, varié infiniment, nous pouvions soit nous relever soit retomber dans des situations encore pires et dramatiques.

De façon tangible, concrète, effective, sur terre, il n'y a pas de dieux, sauf des masques. Par delà ces interrogations et ces énigmes de la mort et des apparences, il n'y a à proprement dit dans la totalité vivante et présente sur terre, que du féminin et du masculin, comme deux pôles, deux énergies contraires et complémentaires, où circule le vivant. À la fois sous cet aspect de matière apparemment visible et sous cet autre d'esprit qui nous paraît invisible. Quoique ces deux aspects puissent être tous deux invisibles et visibles, ce qui dépend d'un autre facteur.

Ce troisième terme est obligé. Mais c'est lui qui décide. Et nous, dans un sens si nous lui obéissons, il devient nôtre, et si nous transgressons nous en perdons le sens. On pourrait y voir la ruse du serpent. Pendant que d'autres y verraient le saint esprit.

En d'autres termes, le mal qui nous tombe dessus, ne provient que de nos faiblesses et défauts, jusqu'à devenir diabolique à nos yeux. Et dans cette inversion du sens, nous faisons mal, nous le perpétons. Comme dans une mauvaise chaîne. Dans laquelle nous sommes entièrement plongés sans certitude d'en sortir.

C'est pourquoi reconstituer cette unité originelle en nous et de nous-mêmes est un des premiers points. Ici il est question du désir, de l'amour, de la haine, de toutes ces choses qui nous traversent et opèrent à notre insu. Et puis il y a toute la littérature.

Nous ne manquons pas de ressources si nous voulons vraiment vivre, et voir. Ceci est fait pour nous métamorphoser. La suite des événements, nous avons le temps pour nous y rendre, mais il est plus urgent d'opérer en notre intérieur, ce qui ne manquera pas de peser sur les événements. Évidemment, cette conscience là, n'est pas immédiate.

*

Inversement, nous pourrions penser que tout est ici, donné. Non seulement le penser mais que cette pensée soit en adéquation avec notre vécu. Ainsi tout va « bien ». Nous n'aurions pas à chercher ailleurs de quoi vivre, de quoi nous réjouir ou simplement jouir du vivant, dans la mesure où c'est bien. Comme pour les peuples sans histoire. Ce qui ne veut pas dire qu'ils sont idiots ou passent à côté des choses essentielles. Au sein de ces existences modestes, la vie normale suit son cours, sans que rien ne déborde, ou cause des souffrances ou des besoins extravagants. Existence tranquille à laquelle nous aurions droit. De même que tous les plaisirs à notre portée, en nous tenant dans des limites légères. Peuple heureux en somme, peuple enfantin.

On sait que ce n'est pas ainsi pour le monde, la part négative est tellement forte dans la mort qu'elle inflige. Ce qui nous pousse à trouver des réponses et des adaptations compliquant tout.

C'est comme s'il y avait eu une « *magie noire* » à l'origine de ces conditions du monde, rendu dans cet état catastrophique. Difficile d'accuser les penseurs, les intellectuels, les artistes, ou les gens simplement sensibles et touchés par ce qu'ils constatent

comme maux, de vouloir renverser le sinistre. Et que la vie reprenne ses droits.

Il a donc fallu chercher au-delà la cause des maux. Disons, au delà des apparences. Dans le caché. Au point où nous en sommes, nous ne trouverons rien de probant en allant voir qui a commencé à commettre les premiers crimes contre l'humanité. Ce ne seraient que des mythes.

Cependant ces mythes peuvent nous éclairer et aussi, nous tromper, si nous les prenons au pieds de la lettre, sans en percevoir l'esprit.

Étonnant passage des sociétés simples à des sociétés compliquées, des groupes assez égalitaires à des mondes totalement déséquilibrés, qui s'enfoncent dans des violences et des ravages inouïs. Si bien qu'il ne reste pas beaucoup d'endroit où nous pouvons nous sentir sereins et épargnés. Tout devenant toxique sur toute la terre empoisonnée. Ayant un futur plutôt sombre devant nous.

*

Résumons si c'est possible. Initialement il ne peut y avoir que Dieu à produire l'événement. (symbole des sept jours de la création) Puis, il y eut le monde (sans dieu, naturel, normal) où tout allait « bien ».

Puis le mal, sans pouvoir décider de sa provenance, mais auquel nous n'avons d'autre choix que de lutter pour survivre, et subir plus que nous le voulons.

Jusqu'à un totalitarisme du mal. Face auquel nous sommes complètement désarmés.

C'est pourquoi il ne peut y avoir que Dieu comme réponse à trouver : Savoir ce que Dieu veut dire. C'est à dire, ce lieu d'origine, cette unité d'être originelle, l'équilibre entre le mouvement et le repos, où nous nous sentons vivants, et conscients de la mort. Mort au sens de franchir les eaux du Styx. (oubli, angoisse, effroi)

Une fois que ceci est entré dans notre caboche dure, nous avons notre part à accomplir, dans l'amour, dans les ténèbres, dans les souffrances inévitables, mais que nous devrions désormais

connaître, et transcender. De là, de ce qui s'opère mondialement, de ces petites métamorphoses individuelles courageuses, nous devrions voir refluer tous les maux qui nous submergent.

Il faut passer

Il est bien entendu que tout ce qui se produit dans le monde se passe d'abord en nous-mêmes, que nous en sommes les récepteurs et les analystes, que nous subissons les chocs intérieurement sans pouvoir agir ou inverser le flux négatif, la violence des puissances chaotiques. Dans ce pire éprouvé ou ressenti, par lequel nous passons, nous n'avons pas le choix.

Soit nous passons vers le meilleur, soit nous succombons. Prenons-nous la mesure exacte de ce que cela implique ? Ici, il n'y a guère qu'une image qui me vient. Vous seriez dans la situation d'une mère perdant son enfant, et d'un père affligé du même remords. Inconsolables. L'image n'est pas non plus absolument exacte, puisqu'il s'agit de notre âme, séparée dans le pire. Nous serions séparés de nous-mêmes, en quelque sorte, sans possibilité de nous reconstituer, de reconstruire notre être, notre vie. Nous serions au paradis, mais celui-ci serait notre enfer par l'absence de nous à nous-mêmes. Scindés de façon définitive, et pratiquement morts face à notre mort. Nous n'aurions face à nous que de la mort, de même qu'en nous. Perspective atroce.

Ceux qui pérorent et affirment qu'il faut bien mourir, (s')autorisent à tuer. Ils ne savent pas ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font. Ils conduisent le monde vers le pire, sans – évidemment – offrir la moindre solution, avec leurs discours d'ignorance, et les actes qui en découlent. Ceux qui ont ce sentiment d'urgence, c'est comme si le fil qui les relie à la vie n'était pas rompu.

En ceux-ci donc, l'idée de dieu, la réalité de dieu s'exprime en eux.

Mais ils peuvent être remplis d'un doute aussi atroce, de même qu'un sentiment d'impuissance face au mur du monde, ses lois inflexibles et ses tyrannies, ses guerres, et ses malheurs, ces perfectionnements techniques d'une machine à tuer la vie, et en-

gendrer la mort. En ce sens qu'il s'agit de « magie noire ». Parée de beaux habits. Comment faire pour retrouver la blanche ? Certains la prennent en poudre, et s'en grisent, accentuant le bal fatal. Tous ces opium sur lesquels le monde se précipite, annoncent une désagrégation sournoise de notre humanité une, et des conflits absolument inévitables et sanglants dans cette déstructuration de notre « être ». On en perd à la fois la raison, et le cœur. On en perd aussi le langage, et les mots perdent leur sens. Dans cette folie, certains se replient dans le mutisme, ou les mutilations, ou le suicide. Parfois seuls ou en groupe. Et le plus fréquent dans une crispation sur un ennemi. Réel ou supposé. En somme tout ce qui se passe devient hostile. C'est un monde sans pardon. À la rigueur on te pardonne si tu meurs, si tu vas tuer. Si tu sers cette machine, affligeante d'hypocrisie.

Si toi tu penses autrement, si tu veux vivre autrement on ne te cédera rien, tu n'auras droit qu'au soutien lointain de tes pères et de tes mères, soutenant ton âme. Tu vois, ils sont à la fois en toi, et hors de toi. Et dans ces profondeurs respectives ils savent. Dans un sens acceptable on peut dire qu'ils sont « ton » dieu, sans agir, l'acteur étant toi. Partant de cette mise au point concernant cette dimension divine revenue, celle-ci résonne dans le monde à bas bruit. Dans ce sens, toi étant passé par le pire, tu vois petit à petit, lentement le monde se rendre vers le meilleur. J'avoue, c'est loin d'être absolument évident face aux horreurs actuelles. Mais étant toi-même père ou mère, à la rigueur frère ou sœur, tu n'as pas d'autre issue que de soutenir à ton tour le monde. Il n'y a plus d'ennemi, dans ce sens là. Tu poursuis ton Orient. Désolé mais cette poursuite se fait par l'Occident¹. Tout un symbole. Toute une psyché. Comme celle du professeur Tournesol, sourd comme un pot. Ou comme Diogène ayant sa lampe allumée en plein jour et cherchant un Homme. Ou encore comme le berger qui a retrouvé

¹Au lieu d'occident tu pourrais dire le futur et au lieu d'orient le passé. Tu poursuis ton passé en passant par le futur. Là les deux se rejoignent, mais non en allant vers le passé, ou continuant le passé dans une projection du futur, ce qui serait pire. Non, futur dans le sens de ce qui vient à nous, du soleil que nous poursuivons, de la nuit que nous laissons derrière nous.

sa brebis égarée. Par ces signes, vous faites le constat d'un monde qui se sauve. Et qui sauve le monde. Il le faut.

Fou

Sans folie, nulle vie. La vie ne se contient pas dans les limites de la raison, dans la prédiction des savants, dans les contraintes imposées par les institutions, les vérités dogmatiques, les répressions féroces, les jougs violents. Tout se passe comme si nous avions perdu la vie, sans nous en rendre vraiment compte. Si des réponses vivantes apparaissent elles nous sidèrent, nous semblent incongrues. On a beau tourner le problème dans tous les sens, on retombe sur ce hiatus existentiel entre Je et Moi. (Selon la formule : « Je pense à Moi ». Je et Moi sont distincts. L'un est ici, l'autre ailleurs)

Cet enfermement du je à la recherche de soi. Un je limité face à un soi ouvert et sans limite.

Pourtant, le Je reste vivant dans l'universel, à condition de pouvoir remonter vers ce moi vivant, incluant la vie, sans la mort. Ou plus exactement la mort est vaincue, elle n'a plus lieu. Elle relève d'un passé où nous n'éprouvons nulle nostalgie, nul regret, et nous n'avons plus besoin d'y revenir, pour faire revivre nos cadavres. Dans ces conditions la vie se présente devant nous. Et nous, conscients de la fragilité de ce que nous sommes dans cette contingence apparente, nous nous construisons, en « voyant ».

Ce qui fait que nous nous contenons les uns les autres, nos destins se croisent, les fils se mêlent. Et nous tissons nos liens.

*

Ce n'est pas tout à fait comme ça que ça se passe, les enfermements sont très pesants, de même que les redoutes. Et les préjugés, et les hantises de voir tomber les couperets sur nos têtes, d'être dérangés dans nos confort très petits bourgeois. Parce que nous ne savons plus ou si peu. Nous avons un lourd passif qui nous fait douter et rejeter l'Un et l'Autre, surtout dans les mots empreints de tous les mensonges, et des voiles. Ou des masques, je ne sais. De ce qui est déguisé, de l'un à l'autre, et qui nous blesse.

D'où ces replis sur soi, et nous voici dans nos demeures respectives, sans vraiment vivre, ou de façon très timorée.

Entre parenthèses, c'est faux cette pensée, cette affirmation d'un univers sans « personne ». Et c'est vrai, si ces personnes ne sont que des masques. En somme on ne peut vivre, rester en vie si on reste sous un masque. C'est peut-être fou de se démasquer, du moins c'est assez dangereux. Parce que la folie nous guette.

La folie d'avoir perdu son Je. Avec lequel vous vous sentiez vivants, présents à tous les autres. La folie est agent double.

La ruse (du climat)

Ceux qui pensent diriger le monde avec leur ruse, et volonté de dominer sont les premiers trompés, s'ils prennent les gens pour des demeurés. On ne se fait guère d'illusions. Tôt ou tard les choses sont remises à leur place.

Ainsi en est-il de la question climatique à laquelle désormais le monde croit, comme étant la principale alarme. Ce qui escamote les autres problèmes autrement plus graves touchant toute la vie sur terre, et qui remettent en cause notre existence. Je veux parler de tous les poisons générés par les productions, par ces techniques, ces chimies et modifications génétiques, ces biologies perturbées, de même que les milieux naturels dévastés, océans, jungles, sols, airs, eaux, rayonnements ionisants, etc. Sans parler des générations sous emprise à qui l'on ne donne rien de bien comme nourriture pour leurs corps et pour leur esprit, et qui tombent dans la drogue, le sexe maladif, les fausses réponses relatives à l'existence, tout cela entraînant révolte et violence, manque flagrant de perspectives, et de libertés, suscitant peurs ou cynisme chez les jeunes gens, ou alors une soumission à l'argent, comme seule finalité de vivre, indifférent aux moyens.

Le climat est la minuscule partie émergée de la catastrophe, qui fut montée en masse critique unique urgente, que les décideurs allaient pouvoir régler avec des mesures imposées. Mais il n'en est rien, le système ainsi se conserve, et la machine peut continuer à plein régime, pourvoyeuse d'armes et de puissances, d'objets à

consommer, et d'avoir un salaire et une retraite au bout. Là, tout irait parfaitement bien, tout serait en ordre, une humanité mise au pas. Et s'il y a des problèmes, cela ne peut être que de la faute des autres états, des puissances adverses, des peuples rétifs aux adaptations qu'impose le désordre climatique, rétifs aux transitions énergétiques, et ce critère - présenté comme absolu - des gaz à effet de serre, facteur de catastrophe planétaire.

Alors qu'en vérité ce n'est pas le fait majeur. Le fait majeur, est composé de tous les faits existentiels, et essentiels qui forment la conscience et la responsabilité de chacun d'entre nous dans ses actes, dans ses mots et ses pensées. Ce que nous sommes, dans notre être, et qui décide de notre existence. De cette part négative et de cette part positive qui cohabitent en chacun d'entre nous et qui nous dicte nos choix. Choix dont les répercussions sont obligatoires, dans un sens comme dans une autre. Une cause X ne peut pas produire le même effet qu'une cause Y. Un crime n'a pas les mêmes effets qu'une caresse. Non plus pour celui qui est cause. Il est responsable de son choix, qu'il devra assumer, et en recevoir les fruits.

Toutefois, les conditionnements initiés chez l'enfant fait que la responsabilité est moindre que chez ceux qui ont conditionné et fabriqué ces processus pour des finalités troubles. C'est diabolique, pernicieux. C'est pour cela qu'il n'y a guère d'issue que de remettre sur pieds quelques vérités essentielles. Et que chacun partant de cela puisse faire ses choix. Toute la difficulté revient à énoncer et clarifier le vrai. De même indiquer la beauté, et le bon.

Partant de ces quelques principes de base, simples à définir, qui ne demandent pas des années d'études ou des diplômes extraordinaires, on pourrait encore entrevoir un futur devant nous. On sait que tout est fait pour imposer des fins, et des moyens pour ces fins. Les masses devant se soumettre, en redemandent, dépossédés de leurs moyens, exceptés ceux qu'on leur dicte, moyennant revenus. Le monde se plie au règne de l'argent, à son emprise sur nos volontés, et se bat pour cela. De même qu'il accepte les fins qu'on lui a suggéré.

Le monde croit à cela, aménage son existence en fonction de ça comme principe suprême, prêt à tous les combats et sacrifices. Comme des mercenaires payés pour aller occire les peuples voisins. Il n'y a jamais assez de puissance de feux, de force de vente pour s'imposer. Et réduire les autres. Cela fait des nations en guerre perpétuelle, et au sein de ces nations, des groupes incapables de réagir et s'accorder pour modifier les objectifs et les moyens imposés, dont on connaît les effets délétères sur les corps et sur les psychés affectés. Tout étant dicté verbalement.

Face à cette puissance nous semblons impuissants, les pouvoirs ne tenant nullement compte des souffrances des gens. Pire, ils établissent les « médecines », ce qui rend le monde dépendant de leurs savoirs, ignorant et apeuré. Évidemment il n'y a aucun domaine qui leur échappe, ils ont la main sur tout. Totalitarismes partout.

Sauf en ces lieux où nous résistons. En ces endroits là, il ne peut plus en principe y avoir hostilité entre les gens. Mais reconnaissances, écoutes, échanges. Pouvoirs qui reviennent. Possibilité de guérisons. Ouverture d'esprit, sans nécessité de formuler sa nature. Elle se présente dans sa simplicité. Non que tout le mal disparaisse par enchantement, mais que s'envisagent des biens possibles, des biens divers, et un peu d'espérance.

On sait que les choses en l'état sont atroces, et désolantes. Et on sait aussi qu'il y a des choses qui relèvent du miracle, du génie de la « création », de la « nature pure » à proprement dit. On sait que les atrocités sont le fait humain exclusivement.

Serions-nous condamnés à cette bestialité et à ce démoniaque qui nous élimine, la négation de ce que nous sommes ? Serions-nous "Négation" de l'être essentiel. Subtilité des phénomènes et de la dialectique. Les pouvoirs, les puissances dominantes sont celles qui par principe affirment l'autorité de leur être essentiel, qu'ils prétendent servir, et de fait asservissent le monde, le privent de leur être, de leur droit de vivre selon leur jugement. Nous nous retrouvons dépouillés à l'extrême. Livrés dans une nudité originelle.

Voyez, il n'y a pas à la base que la question des énergies fossiles, ou prétendument renouvelables. Ni ces questions de climat, ou d'eaux de pluie. Il s'agit des âmes, et de leurs lumières, qui nous servent de guides. Image d'un phare lointain qui pénètre nos fragiles barques. (Sémaphores).

Dans la mesure où nous reprenons possession de ces choses en nous-mêmes, la vie redevient possible. Et les questions relatives aux techniques, aux outils se résolvent plus facilement. Alors que l'inverse ne fonctionne pas. On ne peut pas commencer par la question des ressources, et de leurs toxicités. Ces toxiques sont là pour nous interpeller, nous alarmer, nous contraindre à penser et agir autrement. Envisager d'autres fins que celles qui nous sont dictées.

Comment dire autrement les mêmes choses ? dire qu'il nous faudrait revenir à des modes de vie plus simples et plus naturelles, des formes que nous avons déjà connu, et cultivé, sans se soumettre aux injonctions des puissants. Bref, ne plus tomber dans leur panneaux qui ne nous laissent aucune chance. Ce n'est pas sur-humain.

Mémoire et folie

La folie a à voir avec la mémoire. Nous avons du mal à penser la folie, de même que la mémoire, tout cela nous paraissant hors d'atteinte, inconcevable et cependant nous effleure. Comme si c'était une autre dimension, en dehors du champ spatio-temporel dans lequel nous évoluons. C'est pourquoi elle est mise de côté, prise comme le résultat de nos imaginaires, de nos rêves, comme des troubles gastriques, hormonaux, des blessures dans nos corps. C'est en partie vrai. Un corps violemment affecté ne peut capter les ondes. Mais sans ces bonnes ondes, un corps est affecté.

D'où l'importance d'émettre des bonnes ondes, musiques et formes, images, paroles. Tout cela pouvant être source de guérison pour nos psychés affectées, et également nos corps.

Repensant à tout ceci, je me demandais ce que signifient les hauteurs. Ce n'est pas au sommet de la tour Eiffel, ni du mont

blanc que nous nous situons dans le « haut ». Là, nous ne prenons que nos distances vis à vis de l'étroitesse de notre corps. De même en contemplant la voûte du ciel étoilé, nous ressentons combien notre corps est si peu face à l'immensité du cosmos. Mais par un paradoxe assez puissant ce cosmos est également au même moment en nous-mêmes, dans notre psyché, comme dans un miroir.

Les hommes érigent des hautes tours, se sentant dominer le monde, ayant cette impression d'avoir pris de la hauteur, comme ils dominent les autres hommes et la nature, et les dirigent, ou croient les diriger.

Ils ne dirigent rien. Ils ne font qu'écraser sous leurs bottes le « vivant ». Ce vivant qui est nécessairement source de mort, ou plus exactement de transformations, de métamorphoses, de passage du vivant à un autre vivant. Écrasés sous la botte, le vivant ne vit plus, mais ne « meurt » plus non plus. Ceux qui font le choix de l'écrasement, redoutent les vivants. Et le renversement.

Il y a autant de hauteur dans les atomes que dans les étoiles, cela relève de la même notion étendue dans une même dimension apparente. Un corps néanmoins fantastique.

Le haut, l'élevé, le grand relève du « spirituel », de la psyché ou de la transcendance, et n'est perceptible que par le bas, le modeste, l'humble, mais mal dans l'écrasement, dans la mort, la rupture d'avec le vivant.

On ne peut pas représenter la vie, ce qui anime la vie, on ne peut pas la dire de façon abrupte. Mais nous pouvons en recevoir des échos lointains nous touchant, ceux-ci ne pouvant être que doux. En correspondance avec nous, patiemment.

Ou passionnément, ce qui nous rend assez fous aux yeux du monde. Ou simplement fous tout court. C'est effectivement périlleux d'engager sa vie, son existence, vers un plan qui semble hors sol. Il y a tellement d'extravagances dans ces sphères de la psyché, de l'irrationnel, de l'au-delà, qu'en repérer les bonnes ou les mauvaises, est un exercice difficile dont nul ne peut présumer d'avance ce qui en sortira.

Une chose reste sûre. Dans la tranquillité de ce qui est profond en vous, vous êtes seuls face à ces choix, ou cette liberté. De là, il en ressort une possible souffrance, une nostalgie, une nuit douloureuse peut-être teintée de hantises et de doutes, mais nous n'avons guère le choix que de tenir, sans perdre nos mémoires insaisissables.

N'oubliez pas les signes. Ce qui de façon assez cocasse ne vient jamais selon notre volonté et nos productions, mais emprunte un chemin de puce.

Image des temps en fin.

Le temps présent est épais comme une puce microscopique. Le temps existe. Petite bulle qui donne à penser l'éternité, l'intemporel en nous et en tout.

En ce sens, en cette vue de l'Esprit, Tout est Grand et Haut. Uniquement en cette vue de l'esprit, moindre en nos vues étroites humaines. Le temps présent est important dans ce sens là, d'appréhender la grandeur, de ne pas en perdre le lien ou le fil, de ne pas se disperser dans les étoiles ou les électrons.

Mais Se retrouver. Retrouver ce qui nous est Cher. De façon symbolique tout à fait acceptable nous serions arrivés au sommet de la montagne. Et pourrions ainsi poursuivre notre voyage.

*

Voilà, la vie revient. Matière et Esprit, mémoire et folie, espace et temps, féminin et masculin, s'épousent. Nous vivions sans nous rendre compte que la vie nous échappait, que nous pouvions la perdre stupidement, nous nous butions sur des murs, dans des impasses sans issue. Nous pensions que l'adhésion à telle politique, ou telle église allait résoudre nos difficultés. Ou bien nous pensions que la révolution pouvait nous offrir des portes de sortie, nous délivrer des jougs affreux, des esclavages et des pauvretés endémiques, de nos impuissances congénitales, de ces dégradations des milieux naturels ou des chaos de la société, et que nous ne pourrions rien sans passer par ces révolutions. Ou par ces guerres, qui sont les outils des puissants pour façonner le monde, le détrui-

sant, sacrifiant les hommes et les êtres vivants, éradiquant la vie « mauvaise » afin que la bonne reprenne ses droits.

Tout ce qu'on constate tient de la folie qui nous désarme et nous dépossède de nos pouvoirs vivre, de nos savoirs vivre, nous abdiquons emportés par le courant funeste. Folie et oubli, défaite de l'humain.

Est-ce définitif ?

Les mots si faibles face au vent nous révèlent. Quand on envoie un S.O.S. cela s'adresse à l'inconnu qui délivre nos âmes. Âmes liées à nos corps. Âmes séparées de nos corps. Âmes en souffrance. Êtres paumés, trompés, troublés, ayant perdu tout discernement et toute possibilité de choix, dans cette chute collective qui nous entraîne, nous envoûte, nous enrôle et nous contraint à suivre le mouvement et la perte.

Ayant peur de perdre notre vie, nous nous soumettons à ce qui nous perd, au lieu de suivre ce qui nous sauve. Nul idole, nulle image. Peut-être simplement une conscience aiguë de soi, présente dans l'angoisse d'un face à face muet, d'un oxygène qui vient à nous manquer, ou d'un dessèchement, d'une eau disparue, nous serions pris dans un désert, avec comme seule perspective une lente et douloureuse agonie. C'est probablement pour retrouver une vie que des gens se suicident, ou se font mal pour éprouver en eux-mêmes l'inversion du mal. Absurdement.

Nous nous relevons sous conditions. Il n'est pas pensable que nous ne devons obéir à rien pour pouvoir survivre. Ce qui revient à dire que nous serions maîtres de notre condition, et détenteurs des lois. Ces lois de la nature, lois universelles de la physique (inconnue de façon absolue) que nous contenons, et qui nous font défaut si nous les ignorons. Lois lumineuses par conséquent en notre intérieur, lois vécues en vérité, comme des voies sûres et larges, stables. Et légères.

Suivant ces « principes » les maux régressent, certes de façon lente mais certaine. Cela dépend. Le mal ayant (eu) cette utilité.

Tout ce qui se produit sous nos crânes, ces interactions, ces pensées, sentiments, émotions, peines et joies, ces objets comme des illusions, ces variations d'ondes exactes qui nous touchent, ce réel ne se dit pas de façon crue, mais par le symbole ou par la métaphore, comme par ces expressions sensibles, poétiques ou prophétiques, comme nous les cultivons, portent leurs fruits, ou leurs poisons. C'est dans un sens secret. Ce qui peut aussi se concevoir de façon logique, mais uniquement après coup et de façon intuitive et simple.

*

Nous ne serons jamais que dans ce deux. Même l'Un, l'être unique accompli, délivré, est dans ce deux. Dans ce Jeu. A fortiori nous, de façon multipliée. C'est par deux que cela vit. Ou que l'un vit. L'un s'il était seul meurt de même que le « je » meurt seul. Ce ne sont pas deux dieux qui se disputent les univers, deux dieux antagonistes, non, c'est plutôt un dieu face à rien, et dont l'existence est en jeu, à cause de ce rien. Ce qui fait que chaque être vivant s'échine à demeurer vivant ne pouvant pas ne pas être. Mort et néant, ayant quelque rapport. L'une étant relative l'autre étant la négation de la vie absolue, et absolument vivante, sans altération.

Voyez donc dans quel nœud inextricable nous nous trouvons avec ces indicibles choses, qui de façon tout à fait raisonnable nous demandent tout simplement d'en sortir, ne serait-ce qu'ici, avant d'aller ailleurs.

*

Cette philosophie affirmant que la seule chose qu'elle sait, c'est qu'elle ne sait rien, est douteuse. On sait, à force d'y avoir médité, de nombreux points. On sait qu'on ne sait pas tout, sans aucun doute. On sait que nous sommes dans ce jeu des apparences, relatives à nos perceptions, le réel n'est pas ce que nous pouvons en percevoir, nous en avons une image déformée, passant par un prisme. C'est une copie du réel. Cela est loin d'être « rien ».

Nous pourrions nous interroger sur la philosophie qui examinait les objets, la nature, cette philosophie physicienne, afin d'en déterminer l'essence, ou la nature de la nature. Nous passerions à

côté, en voulant objectiver les choses, avec nos lunettes, ou selon nos logiques, ou selon les équations. De même en rendant tout selon l'ordre du subjectif, ou de l'examen de la psyché. Dans un cas comme dans l'autre nous tombons dans le piège d'un matérialisme, ou dans celui d'un spiritualisme, dans un technicisme ou dans des idéologies voulant réduire les choses, les êtres et leurs états à des principes définis. Et sans ces principes, ils seraient indéfinis, douteux, indéterminés, sans aucun sens, ou porteurs de tous les sens, ce qui autorise toutes les possibilités. Tout se valant. Biens comme maux.

Tout étant Matière une, ou étant Esprit un, Tout ne serait rien, ou ne serait qu'illusoire. Dans ces conditions, nous n'aurions à la fois rien à chercher, rien à faire qu'à laisser passer le temps des apparences, pour retourner fatalement dans la totalité uniforme.

Celui qui cherche à comprendre un peu de quoi est faite son existence, peut embrasser tous les domaines et les œuvres exprimées. Ce qui est ici est large et vaste, comme un grand corps périssable. Trouver ce qui en soi n'est pas périssable, suppose autre chose à accomplir, en correspondance avec ce qui se trame ici. De même cela suppose que nous nous y rendions, dans cet impérissable, cet état immortel, et que ce qui y mène est passage étroit. Mais non obturé.

Nous devons laisser nos vieilles peaux au vestiaire. La philosophie n'étant ni totalement physicienne, ni totalement psychologie, les objets, pensées, sentiments, mémoires, oublis, folies, jalousies, passions, haines, amours, tout cela aussi appartient au monde éphémère, illusoire. Mais cachant des profondeurs objectives.

La question qui se pose est celle de cet assemblage du réel objet et du réel sujet, en quel lieu ?

Celui de l'âme, avec laquelle nous avons une part liée.

Le lieu de l'âme

Je ne sais jusqu'à quel point il est possible de réaliser ce que nous dit notre présence ici en correspondance avec le lieu – s'il s'agit d'un lieu à proprement dit - comparable à celui de la terre ou

des planètes ou s'il s'agit d'un lieu de l'esprit, un lieu où vivent des anges, et toutes sortes d'autres entités que nous peinons à voir et envisager leur existence propre. Ce que ça implique pour nous, dans ce que nous pensons comme réalité. Un peu comme cette exploration de notre cerveau pour y dénicher trace de notre identité ou de notre conscience.

Notre âme et l'âme du monde sont en commun, ceci exclusivement en son lieu, et en son temps, en cet amour et cette lumière qui nous rassemblent, dans cette union du féminin et du masculin. De ces deux polarités.

Ce qui manque toujours à l'un et à l'une, c'est l'autre. De ce fait, tous les autres. Il y a une continuité entre les êtres. Et séparation dès lors que l'autre nous manque. L'existence, la condition humaine est par conséquent difficile. Est-ce par cette conscience du manque ? Ou inconscience de ce qui nous manque, ce qui fait que nous passons à côté sans voir de quoi ou de qui il s'agit. Ce qui a pour effet que nous pouvons tomber dans de nombreux pièges liés à nos faiblesses, nos désirs et nos besoins. Nous ne pouvons pas imputer aux autres le fait entier de notre chute, sauf si nous étions restés enfants.

L'enfant, jusqu'à un certain point, est âme de ses parents, puis s'en détache et – en principe – cherche son âme propre, dans l'âme du monde, visible dans tous les autres, à la poursuite heureuse ou malheureuse du même objet.

L'âme n'est pas une abstraction, un concept ou une idée, une hypothèse, ni même un pari. Nos âmes sont brûlées dans le feu ou noyées dans l'eau, mais vivent dans cette combinaison des deux éléments, se perdent, se retrouvent, dans ces processus d'involution et d'évolution.

Nous en ressentons tous plus ou moins les effets. Cela nous alarme dans ces constats du malheur et cela nous réjouit dans ceux du bonheur ou des moments d'extase, de chaleur douce.

L'âme, pour vivre a besoin de chaleur. Ces cimes glacées des spéculations philosophiques, telles que nous pouvons les lire et les étudier, sont à proprement dit sans âme, impersonnelles, infernales

et froides comme la mort, indifférentes comme l'intelligence et le calcul, ces géométries de l'espace où nous n'existons pas.

Nous n'avons d'existence réelle qu'au lieu où notre âme existe, où elle est ranimée après avoir été éteinte, la Terre faisant figure de pont. Assez inimaginable dans son ensemble, comme je le disais au début. Elle n'est plus tout à fait composée de matière, telle que nous pouvions la penser. Elle a acquit en nous une autre dimension.

Le choix.

Les hommes n'ont plus le choix. Soit s'enfoncer encore plus dans la bestialité mêlée de diabolisme, soit se reprendre et retrouver en eux cette dimension divine. Il ne peut y avoir de vie paisible si nous n'opérons pas ce choix. Dans la négative on ne cesse d'entraîner toutes les violences possibles et sans limites. C'est un monde qui s'enténébre et tombe, par refus de vérité. Tout un processus historique.

Nous ne venons pas de nulle part. Nous avons des prédécesseurs avertis, connaissant ces choses là, qui devaient être transmises au monde, à ceux qui ne sont pas informés. Les données de la nature brute ne peuvent suffire. Elles sont cependant nécessaires, comme base, comme assise. Sans nous rendre les sommets, les sphères les plus élevées, les plus profondes. Celles où nous nous trouvons vivre en vérité.

Présentement, de façon dramatique la question se pose à l'échelle mondiale, et dans une moindre mesure à l'échelle locale, même si tout est lié.

Alors quelle est cette question ? C'est celle de l'appropriation du bien. Par conséquent de la propriété et inviolabilité du sacré. À la fois sacré d'ordre de la matière ou de la terre en tant qu'espace, et sacré d'ordre spirituel en tant que présence dans le temps.

Tout cela se générant par la parole, la pensée et l'action. Il y a des clefs pour ouvrir ou fermer les portes. On sait que cela donne des pouvoirs à ceux qui sont informés, face à ceux qui le sont moins. Et des abus de pouvoirs, par la même occasion.

Nous voilà bien désarmés face aux événements. Face aux puissances qui se déchaînent. Pour s'accaparer les ressources mondiales. Et pour dicter les orientations des mondes dans un même mensonge. Orientation des mentalités vers la boue à la place des lumières. Manipulation à grande échelle des désirs et des privations.

Les outils pour cela ? Nous les avons sous les yeux en permanence, radios, télévisions, internet, films, musiques, arts, argent, armes, livres, c'est à dire l'ensemble des techniques. Entre des mains. Des mains humaines, d'ignorances.

« Arrière Satan, tes vues ne sont pas de Dieu mais des hommes. » disait Jésus à Pierre.

Qui a tué Jésus ?

Qui le tuerait encore aujourd'hui ? Ne serait-ce pas ceux qui voient leur domination s'écrouler ? Et qui sont ceux qui dominent le monde totalement, envahissant tous les espaces mentaux, tous les moments et ne laissent nulle place aux rêves et à l'espérance ? De fait le temple de l'Homme est sous le joug, la coupe ou la voûte des marchands et leurs fonds de commerces. On y vend de tout. La vérité même y est vendue. Corrompue, enrobée de tous les mensonges possibles, trahie, dévoyée, pourrissant les esprits, les cœurs, et les corps. Ils se sont immiscés dans la vérité de nos rêves innocents, par des boniments, des séductions, puis par des contraintes implacables armées.

La question n'est pas celle du capitalisme à proprement dit, puisqu'on sait qu'on ne fait rien sans un capital, de savoir, de techniques ou de temps, comme un capital de santé, de forces dont on dispose. La question tient à cet esprit des concurrences pour dominer le monde entier, donc à l'histoire des conflits qui nous mirent dans cette situation actuelle des marchés recouvrant toutes les possibilités. Toutes les paroles. Avec comme sanction à la clef, la privation pour les rebelles à cet « **Ordre** » marchand : Marche ou crève.

Je songe à cette chose assez incroyable de la volonté de s'approprier la "parole", et donc d'en décider du sens pour les autres, ce qui les rend esclaves. Et de fait, ne nous délivre pas si cette parole n'est pas pure. On sait, sans se mentir, qui pouvait nous rendre cette parole pure, issue d'une pensée, d'un esprit pur.

Il y aurait beaucoup à dire et décrypter, mais je crois que tout cela se fait peu à peu dans les échanges, on y progresse. À propos de parole, l'idée que l'argent n'est que de la parole, comme on donne sa parole de rendre son dû à l'autre. et qu'on en arrive à un paroxysme de vendre de l'argent et de faire des bénéfices rien qu'en causant. quelle blague.

C'est pour ça.

C'est pour cela qu'ici ou là, on fait semblant d'attendre le Messie, parce qu'il redirait les mêmes choses actualisées, comme un grain de sable dans cette machine, dans ce sac de nœuds indescriptible. On ne veut pas entendre le message, dont nous pouvons tous être témoins. Ça veut dire que ce n'est pas tant la figure ou le nom du messager qui importe, mais bel et bien le contenu en Vérité.

Ainsi voit-on tous les vols avec violence s'organiser pour piller les ressources et en faire des marchandises s'imposer comme « biens » indispensables, smartphones, tablettes, missiles, kalachnikov, autos, robes et bijoux, dont le monde est absolument *saturé* et absolument *privé*. Misère.

La Vérité ne se vend pas, elle se donne et se prend, parce que nul n'est propriétaire de la vérité, de même de la vie. Tandis que les biens s'échangent. Que les paroles s'échangent, justes et communes. Ce qui est capital c'est ce bien commun qui tend vers la vérité. Parce que la Vérité est devant nous, elle nous devance, et nous nous y rendons. Ou non.

Par défaut de cela, les formes deviennent chaotiques et catastrophiques. Qu'ils soient des torrents de boues, des tsunamis, des révolutions sanglantes et sans issues, ou des fascismes.

On arrive au bout. Avec ces ventes de gamètes, comme si nous vendions père et mère. Pour quel intérêt ?

*

Une fois qu'on a dit qu'il n'y a pas de paix sans vérité vécue, que le réel n'est pas matériel exclusif ou spirituel exclusif, que notre mort contient notre âme, que la révolte est une impasse, comment arriver à voir la vérité, l'entendre, la réaliser, se décider à modifier radicalement nos choix, et que le futur s'ouvre devant nous ? Autrement dit comment allons-nous pouvoir véritablement progresser vers une vie meilleure, une ouverture en notre esprit, et une libération dans nos existences qui verraient nos relations totalement modifiées de même que nos peines, nos devoirs, tout ce qui nous pesait, et nous enchaînait.

Dans cet ordre d'idée, et impérativement de mise en pratique de ces idées simples, nous voyons les nœuds tragiques se défaire peu à peu. Nous ne serions plus esclaves de faux besoins, de désirs maladifs, de tyrans décidant pour nous du bien et du mal, nous sanctionnant ou nous gratifiant.

Cette progression ou cette évolution ne peut passer qu'en se défaisant des anciens liens néfastes, remplie des vengeances et des ressentiments, de ce qui alimente le rejet des uns et des autres. Cette libération de ces jougs sinistres ne se peut qu'en se réappropriant, en assimilant et se disciplinant à un joug « autre », mais forcément douloureux dans son processus d'épuration et de réparation de tous les maux reçus et infligés.

Nous ne sommes pas condamnés. Il n'y a pas de salut dans la mort, il n'y en a que dans l'âme qui se retrouve vivante, à la fois dans ce temps d'existence et au-delà de cette existence. Vivante et présente. Les liens rompus se reconstituent tout doucement.

Cet ange que nous étions, cette forme humaine reprend conscience des origines, de ses métamorphoses, des transformations qui s'opèrent en passant par le filtre terrien de l'existence obscure.

*

La terre c'est un lieu difficile, certes. Ça fait partie des plans. Des plans et intentions créatrices. Et non des intentions destructrices.

Malgré cela, nous ne saurons jamais tout à fait pour quelles causes exactes nous sommes venus vivre sur terre. Nous le saurons quand nous serons au « ciel » hors de ce corps, à condition de s'y rendre. Et de savoir comment. Bref, on n'est pas condamnés à l'ignorance. On contribue et on arrive à la connaissance par la reconnaissance.

Ça, cette reconnaissance, englobe peu et beaucoup à la fois. On reconnaît ses méfaits, on reconnaît ses frères et sœurs, on reconnaît le Pur. De fait on s'ouvre le Chemin.

*Le "moi" n'est plus coupable quand il reconnaît le lieu de Dieu. Il se **rend** au royaume.*

Table

<i>Philo sans mot</i>	7
Très cher.....	8
Qui connaît la vraie vie ?.....	10
Nihilisme.....	10
Le fil de la pensée.....	12
De la prédiction.....	13
Passer son temps.....	14
Se ré-signer.....	14
Des signes, et de l'imaginaire.....	15
Unique.....	16
La vie sur terre.....	17
Les nœuds.....	19
Où il est question de porte clef.....	20
La terre défigurée.....	21
À quoi sert la puissance ?.....	23
Le couple.....	26
Entre deux.....	27
La fuite.....	30
Hypothèses drôles.....	31
Folie.....	31
La ruse.....	32
Normal ou pas.....	33
Rien n'est nul.....	35
Ce que nous sommes.....	36
Poussière d'étoiles.....	37
Homme Rome.....	38
Mériter.....	39
Cette montagne.....	40
Résurrection.....	42
La Matière comme un œuf.....	43
La question du bien et du mal.....	44
Il faut passer.....	49

Fou.....	51
La ruse (du climat).....	52
Mémoire et folie.....	55
Image des temps en fin.....	57
Est-ce définitif ?.....	58
Le lieu de l'âme.....	60
Le choix.....	62
Qui a tué Jésus ?.....	63
C'est pour ça.....	64
Table.....	67